

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Fantômette contre le hibou

Chaulet, Georges

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Georges Chaulet

Fantômette

contre le hibou



Georges Chaulet

Fantômette contre le hibou

Hachette Jeunesse

Chapitre 1

Ficelle, Françoise, Boulotte

« Comment écrit-on archéoptéryx ? demanda Ficelle.

— Comme ça se prononce », répondit Françoise.

Ficelle était une grande fille blonde, « allongée en longueur », dont les yeux rêveurs étaient toujours perdus dans quelque vision lointaine. Au contraire, les yeux noirs de la brune Françoise pétillaient de malice. Assises à une petite table recouverte de plastique bleu, l'une en face de l'autre, elles faisaient leurs devoirs.

Le local où elles se trouvaient était la chambre de la grande Ficelle. Une chambre d'aspect bizarre. Les murs, qui étaient nus à l'origine, avaient été petit à petit recouverts d'une imposante collection d'assiettes décorées.

Ficelle les avait achetées d'occasion – elles étaient quelque peu ébréchées – et y avait barbouillé des oiseaux, des fleurs et des insectes à grand renfort de gouache. Elle tenait ces assiettes pour de précieuses pièces de collection et n'eût consenti à s'en défaire à aucun prix.

Entre deux assiettes, on pouvait admirer des photos découpées dans des magazines. Attirée par les couleurs plutôt que par les sujets, Ficelle faisait voisiner un portrait du général sud-américain Zapatillo avec une publicité pour une eau gazeuse qui faisait Pchout ! !

Du plafond descendaient des fils innombrables auxquels pendaient des papillons de carton, des bonshommes en papier et des masques de carnaval. Sur chaque meuble reposaient des coquillages marqués Souvenirs de Fécamp, de Concarneau ou d'Arcachon.

Le lit était couvert de chaussettes multicolores, d'écharpes et de gants. Quant au sol, il disparaissait sous des pochettes de disques, des emballages de gâteaux secs ou des guides de poche utilitaires : Comment je choisis ma robe, Comment je prépare des sandwiches ou *Comment je coiffe mes cheveux*.

Sur la table de nuit, une cage en bambou contenait un oiseau rouge et jaune dont Ficelle ignorait l'espèce, mais qu'elle avait baptisé rossignol. Les chants de l'animal consistaient en une série de pialements aigus qui déchiraient le tympan.

A côté de l'oiseau, un objet qui ressemblait à la lampe magique d'Aladin contenait des rubans de papier d'Arménie qui brûlaient en grésillant, répandant dans la pièce des nuages bleus et parfumés.

Toutes les cinq minutes, la maîtresse des lieux se levait pour les renouveler. Un petit poste à transistors, caché quelque part dans la pièce (probablement sous le lit), nasillait une musique à base de trompette.

Cet aimable fouillis ne gênait guère Françoise, qui se concentrait sur un classique problème de robinets : « Si une baignoire de 500 litres est alimentée par un robinet qui débite 1500 litres d'eau en une heure et en même temps se vide par une bonde qui laisse échapper 800 litres à l'heure, au bout de combien de temps sera-t-elle pleine ? » Après lecture de l'énoncé. Ficelle avait haussé les épaules.

« C'est idiot de vouloir remplir une baignoire en laissant la vidange ouverte ! Notre institutrice nous pose des problèmes grotesques ! »

Elle laissa Françoise effectuer les calculs en se promettant de recopier la solution sur son cahier. Elle posa ses coudes sur la table, se prit la tête entre les mains et se mit à rêver. Elle pensa aux futures vacances, imaginant les escalades qu'elle allait faire en Savoie ou dans le Jura ou dans les Pyrénées – elle n'était pas très fixée.

Elle se voyait déjà passant des cols, escaladant des pics, sac au dos, encordée, un alpenstock dans une main, l'autre protégeant ses yeux de la lumière intense pour pouvoir admirer les dentelures rocheuses recouvertes d'une neige éblouissante...

Le jazz fit place à la voix d'un speaker qui débita un bulletin d'informations : la conférence au sommet... le problème du logement... le Conseil des ministres... la révolution de Porto-Pancho...

Soudain, Françoise leva la tête, faisant signe à son amie d'être attentive.

« ... dans la petite ville de Framboisy. D'après notre correspondant de l'agence Presse-France, l'étrange aventurière que l'on connaît sous le nom de Fantômette vient encore une fois de réaliser un exploit extraordinaire.

« Un incendie s'est déclaré hier soir dans un immeuble situé sur la place Picsou. En voulant jouer avec des allumettes, deux jeunes garçons mirent le feu à une bouteille d'alcool à brûler.

« Les parents, qui les croyaient sagement couchés, étaient allés au cinéma. La bouteille tomba et se brisa sur le sol, en laissant échapper le liquide qui communiqua rapidement le feu aux meubles. En un instant, l'appartement fut la proie des flammes.

« Des voisins, alertés par les cris des enfants, essayèrent d'enfoncer la porte, mais ne purent y parvenir. Par malchance, c'était une porte neuve et très solide que l'on venait de poser quelques jours auparavant.

« La situation tournait au tragique, quand on vit brusquement apparaître sur le faîte du toit une silhouette noire ; une sorte de diable masqué, qui attacha une corde à une cheminée et se laissa glisser au

niveau d'une fenêtre de l'appartement qu'il ouvrit en brisant un carreau.

« Ce diable se lança dans les flammes, ressortit en tenant dans ses bras un des enfants, et le déposa en sûreté sur le toit, à distance des tourbillons de fumée. Il plongea de nouveau dans l'appartement et sauva le deuxième enfant. Lorsque les pompiers parvinrent sur le toit, ils n'y trouvèrent que les enfants. Le diable noir avait disparu.

« Selon des témoins, il ne peut s'agir que de Fantômette, cette jeune aventurière qui s'est déjà signalée par les prodigieuses captures de bandits qu'elle a faites au cours des derniers mois. »

Sur cette curieuse nouvelle s'achevait le bulletin d'informations. La grande Ficelle fourragea dans le plat de spaghetti qui lui tenait lieu de chevelure, leva un index et déclara sentencieusement :

« A mon avis, Fantômette doit habiter ici, à Framboisy. As-tu remarqué qu'elle opère toujours dans la région ?

— Crois-tu ?

— Mais oui. Les voleurs qu'elle fait arrêter cambriolent à Framboisy ou dans les villages des alentours.

Pourtant elle a récemment démasqué un gang près de Marseille.

— Oui, c'est vrai. Mais la plupart du temps, on entend parler d'elle à Framboisy. Tiens, lorsqu'elle a aidé le professeur Potasse à se débarrasser des espions de Névralgie, c'était ici¹. Et la semaine dernière, quand elle a retrouvé les passagers de la voiture qui était tombée dans la rivière, c'était à trois kilomètres d'ici. Regarde. »

Ficelle alla pêcher dans son lavabo une carte routière – le diable sait ce qu'elle faisait là, prit un compas et traça une circonférence de cinq centimètres de rayon, dont le centre était occupé par Framboisy.

« Tu vois, elle agit à peu près dans les limites de ce cercle. Lorsqu'elle sort pour aller dans une autre ville, c'est excès... except... excess...

— Exceptionnel.

— Voilà. Pourquoi y a-t-il des mots compliqués en français ? Il faudra que je pose la question à notre institutrice. Et je me demande aussi...

— Tu ferais mieux de te demander en combien de temps la baignoire sera remplie.

— Quelle baignoire ?

— Celle du problème.

— Quel problème ?

— Celui que tu es en train de faire. Ou plutôt que tu devrais être en train de faire. »

Ficelle redescendit soudain sur terre.

« Ah ! oui, je n'y pensais plus... »

L'étourdie allait reprendre le calcul du débit des robinets, quand la

porte s'ouvrit d'un seul coup, et quelque chose entra. On aurait pu penser à première vue que c'était un énorme sac de pommes de terre, mais en y regardant de plus près on constatait qu'il s'agissait d'une fille d'âge réduit, mais de volume considérable.

« Ah ! voilà Boulotte », s'écria Ficelle.

Boulotte avait un visage jovial aux joues rebondies. Elle tenait à la main une feuille de papier qu'elle brandissait avec enthousiasme. Elle annonça, d'une voix essoufflée :

« Je vous apporte..., je vous apporte...

— La solution du problème des robinets ? demanda Ficelle.

— Non ; ce problème-là, je ne sais pas le faire. Je vous apporte une recette de cuisine que je viens de recopier dans *L'Art du bien-manger*. Vous allez voir... C'est la façon de préparer le salmigondis à la moldo-valaque. On prend une livre de farine de maïs, un demi-litre de lait d'ânesse, deux œufs de pélican... »

La grosse fille débita sa recette avec conviction, mais les deux autres ne l'écoutaient guère. Françoise recopiait sur son cahier de calcul la solution du problème qu'elle avait trouvée sans aucune difficulté, et la grande Ficelle observait avec intérêt les efforts que faisait une mouche pour passer à travers les carreaux d'une fenêtre. Après avoir énoncé la recette du salmigondis, Boulotte replia soigneusement le papier et demanda :

« Savez-vous la nouvelle ?

— Non, dit Françoise, mais je devine que tu vas nous l'apprendre.

— Oui, oui ! C'est une chose qui est arrivée un peu après notre sortie de l'école, vers quatre heures et quart. Vous connaissez l'épicier Champignon ? Il a une belle boutique !

— Bien sûr, dit Françoise, tu t'y rends dix fois par jour pour acheter des gâteaux secs ou du chocolat.

— Oui. Et il gare toujours sa voiture devant le magasin. Eh bien, un camion lui est rentré dedans !

— Dans le magasin ?

— Non, dans son auto. Il a à moitié démoli une aile et une portière.

— Je ne vois pas ce que cela a d'extraordinaire. Il y a tous les jours des accidents d'auto.

— Bien sûr. Seulement c'est la troisième fois cette semaine que la voiture de l'épicier est démolie. La première fois, c'était une autre voiture qui lui avait embouti l'arrière, la deuxième fois, c'est une camionnette qui a arraché son pare-chocs avant, et maintenant c'est un camion.

— Et la voiture de l'épicier était à l'arrêt ?

— Oui, dans les trois cas. Je trouve cela horriblement bizarre. Est-ce dû au hasard, ou quelqu'un s'amuse-t-il à faire des farces à

Champignon ?

— Ce serait d'assez mauvais goût. »

Ficelle prit un air mystérieux et dit à voix basse :

« À mon avis, c'est une malédiction qui est tombée sur la tête de l'épicier. Il y a comme ça des gens qui n'ont pas de chance. Ou peut-être que son épicerie a reçu un sort. Il y a des endroits qui attirent les catastrophes, comme le papier collant attire les mouches !

— La comparaison est poétique, dit Françoise en souriant.

— Oh ! je ne plaisante pas ! Tenez, avez-vous remarqué que, depuis quelques semaines, il s'est produit quatre incendies de fermes au sud de Framboisy ? Presque tous dans la même région ! Et les paysans ont dit qu'il y avait une malédiction dans le pays.

— Allons donc ! D'après les enquêtes, ce sont uniquement des accidents.

— C'est ce qu'on prétend ! Pour moi, c'est de la sorcellerie.

— Mais non, voyons ! la première et la deuxième fois, c'étaient des incendies causés par la trop forte chaleur solaire ; la troisième fois, il y a eu un court-circuit dans une installation électrique ; et dans le dernier cas, c'était une meule de paille enflammée par la cigarette d'un fumeur imprudent. Toutes ces causes sont parfaitement naturelles. Si les paysans croient qu'une sorcière a jeté des sorts sur leurs fermes, c'est de la superstition. Tu n'es pas superstitieuse, j'espère ? »

Ficelle se récria :

« Moi ? Jamais de la vie !

Je croyais que tu ne passais jamais sous une échelle ?

Parfaitement, je ne passe jamais sous une échelle. Ce n'est pas par superstition, mais uniquement pour éviter que ça me porte malheur.

— Ah ! bon. »

Les minutes qui suivirent furent consacrées à mettre noir sur blanc la solution du problème de la baignoire. Boulotte, qui avait apporté son cahier, le barbouilla de calculs fort compliqués, tout en tirant une langue colorée en rouge par des bonbons à la framboise. Quant à Ficelle, elle trouva plus simple de recopier la solution de Françoise. Les devoirs étant terminés, on passa aux leçons. Tandis que les trois amies se livraient à cette utile autant que passionnante occupation, un événement bizarre se produisit à cent mètres de là, dans la boutique de l'honorable M. Rillette, charcutier à Framboisy.

Chapitre 2

Curieux événements

C'était une belle boutique que celle de M. Rillette. Grande, longue, haute, toute en verre épais et marbre rose. Derrière une vitrine réfrigérée s'alignaient des parallélépipèdes de pâtés, des pieds de porc et des blocs de saindoux qui ressemblaient à des montagnes de neige ; les murs étaient tapissés de boîtes de conserve aux étiquettes multicolores ; au plafond pendaient des jambons reliés entre eux par des guirlandes de saucisses.

Armé d'un couteau à large lame, bien effilé, M. Rillette tranchait le pâté, découpait la mortadelle et le saucisson. C'était un gros homme replet, au visage rond et réjoui, qui paraissait enchanté de servir une clientèle nombreuse et satisfaite, attirée par la bonne réputation de la maison. À la caisse trônait Mme Rillette qui rivalisait de volume avec son mari.

En ce début de soirée, les clientes se pressaient pour se faire servir boudin et côtelettes. Le patron débitait à la machine des tranches de jambon qu'il enveloppait de papier parchemin et de sourires. Tout semblait assurer la satisfaction de la clientèle et la prospérité du commerce, lorsqu'une dame entra dans la boutique d'un pas résolu, marcha droit vers le charcutier et se planta devant lui en criant : « Que mettez-vous dans votre pâté de foie ? » De saisissement, M. Rillette fit un pas en arrière.

« Comment, madame Boulon, que dites-vous ? »

C'était en effet Mme Boulon, la femme du garagiste de Framboisy, qui venait d'entrer de façon intempestive. Elle répéta d'un ton sec : « Que mettez-vous dans le pâté de foie ? » Le charcutier leva les bras au ciel. « Que voulez-vous que j'y mette, ma bonne dame ? Du foie de porc, parbleu !

— Ah ! vraiment ? »

Mme Boulon brandit sous le nez du commerçant un objet qu'elle tenait entre le pouce et l'index et demanda ironiquement :

« Et ça, qu'est-ce que c'est ? Du foie de porc, peut-être ? »

Le charcutier prit l'objet et l'examina. Les clientes qui remplissaient la boutique s'approchèrent et firent le cercle autour de lui afin de mieux voir de quoi il s'agissait.

« Hum !... Cela ressemble à du cuir..., un bout de lanière.

— Parfaitement, c'est une sorte de lanière en cuir.

— C'est très exactement huit centimètres de rênes de cheval. Et savez-vous ce que cela prouve ?

— Hum !... Non, madame, je ne vois pas très bien... »

Mme Boulon agita le morceau de cuir à bout de bras, au-dessus de sa tête, et prononça ces paroles que le charcutier entendit avec épouvante :

« Cela prouve que votre pâté de porc est fait avec du cheval !

— Oh ! madame ! Comment pouvez-vous dire cela ?

— Parfaitement ! Et je précise même : avec des chevaux dont vous ne prenez même pas la peine de retirer la selle ni les guides ! Et que vous fourrez tout entiers dans votre machine à hacher ! »

Les clientes avaient écouté de toutes leurs oreilles la stupéfiante révélation. Un « Oh ! » général traduisit leur surprise. Déjà un mouvement se dessinait en direction de la porte. Le charcutier et la charcutière se précipitèrent pour leur barrer la sortie, en bredouillant des paroles rassurantes.

« Voyons, mesdames, voyons ! Ne partez pas ! C'est une horrible méprise !... Vous savez bien que nos produits sont les meilleurs à dix lieues à la ronde... et qu'il n'est jamais entré le plus petit milligramme de cheval dans notre pâté ! »

Mme Boulon poussa des glapissements indignés :

« Alors, dites tout de suite que je suis une menteuse !

— Je ne dis pas cela, madame ; mais enfin, tout le monde peut se tromper...

— Ah ! vraiment ? Eh bien, je veux être changée en mortadelle si jamais je remets les pieds dans cette boutique ! »

Elle laissa dédaigneusement tomber à terre le bout de cuir et sortit à grands pas, tandis que derrière elle le silence se faisait pesant.

Malgré les efforts du charcutier et de sa femme, la plupart des clientes s'en allèrent sans rien acheter.

Les seules qui restèrent prirent des olives et une boîte de petits pois. Les deux commerçants se regardèrent, effondrés.

M. Rillette s'épongea le front.

« Mais qu'est-ce qu'il lui a pris, de venir me faire ce scandale ! Nous n'avons jamais mis de cheval dans nos pâtés ! A peine un peu de veau de temps en temps...

— Je le sais bien !

— C'est la première fois qu'on nous fait un tel affront ! Cela ne se fait pas, d'aller publiquement dénigrer la marchandise d'un commerçant ! Est-ce que je vais raconter partout que le garagiste Boulon met de l'eau dans son essence, ou qu'il sème des clous sur la chaussée, pour que les autos crèvent et que leurs propriétaires viennent faire leurs réparations chez lui ?

— Ce serait bien possible. Il paraît que cette semaine, trois voitures ont crevé juste au moment où elles passaient devant le garage. C'est évidemment Boulon qui a fait la réparation, et il en a profité pour faire des révisions sur les voitures, changer des pièces qui n'avaient probablement pas besoin de l'être, et présenter aux automobilistes des factures astronomiques. Imagine que nous allions dire cela dans son garage à haute voix pendant qu'un client s'y trouve ! Cela ferait plutôt mauvais effet !

— Je pense bien !

— Enfin, espérons que Mme Boulon ne reviendra plus chez nous ! »

Or, la mésaventure survenue au charcutier ne devait pas être un cas isolé. Une série de catastrophes allait s'abattre sur la bonne ville de Framboisy. L'une d'elles concerna le cinéma Majestic.

IVANHOÉ CONTRE ROBIN DES BOIS

une superproduction

EN CHROMOCOLOR ET PANORASCOPE

L'ÉVÉNEMENT CINÉMATOGRAPHIQUE DU SIÈCLE

Le Moyen Age comme si vous y étiez !

Avec les héros de cette grande aventure, vous recevrez mille coups d'épée ! Leurs chevaux vous transporteront d'enthousiasme et leurs multiples combats vous paraîtront singuliers ! Avec Robin des Bois, vous serez percés de flèches et décapités par les boulets des bombardes ! Avec Ivanhoé, vous serez hachés en morceaux et pendus !

Ne vous privez pas de ces plaisirs !

Ne manquez pas ce merveilleux spectacle qui vous laissera un souvenir inoubliable !!!

C'est en ces termes optimistes et prometteurs que les affiches du *Majestic* de Framboisy annonçaient le programme de la soirée.

Un public nombreux se pressait au guichet, avide de voir s'étriper les fameux héros. La sonnerie de l'entrée fit presser les retardataires et bientôt les fauteuils rouges de la salle se trouvèrent tous occupés. Le public eut droit aux actualités qui le firent assister aux habituels accidents d'avion, inondations et incendies, puis il s'efforça de se passionner pour un documentaire sur la culture du soja dans les plaines du Baloutchistan. Après quoi, un long entracte permit aux ouvreuses de débiter des bonbons dont les emballages de cellophane allaient créer un agréable fond sonore pendant la projection du grand film.

On l'attendait avec impatience, ce film. On se réjouissait déjà à la perspective de combattre le Chevalier Noir, ou d'enlever la belle Rowena, ou de déjouer les ruses du méchant Jean sans Terre. L'entracte se prolongeait. Les disques succédaient aux disques,

punctués par les « Esquimaux, bonbons acidulés ! » des ouvreuses. Au bout d'un moment, un spectateur excédé se mit à taper du pied en cadence. Bientôt un autre l'imita, et un troisième. Puis toute la salle battit la semelle sur le plancher : Ran-Plan-Plan ! Ran-Plan-Plan ! Des sifflets, puis des huées s'élevèrent : « Commencez ! Commencez ! » En quelques minutes, la salle devint houleuse. L'énervement se manifesta par un vacarme agressif.

Mais ce n'était rien auprès de ce qui se passait dans la cabine de projection. L'opérateur courait de tous les côtés, affolé, défonçait des boîtes, des caisses, ouvrait des armoires, tandis que le directeur du cinéma, appelé par téléphone, s'arrachait les cheveux.

« Le film ! Où est le film ? Où sont passées les bobines ? »

Le film avait disparu. Le directeur avait saisi le projectionniste par sa blouse et le secouait.

« Mais enfin, où est-il, ce film ? Il est bien arrivé hier matin ? »

— Oui, monsieur le directeur, les bobines étaient dans cette caisse-là...

— Et la caisse est vide... Tonnerre ! Et ces bobines, qu'en avez-vous fait ?

— Mais je n'y ai pas touché !

— Sapristi de sapristi ! Et les ouvreuses, vite, il faut les appeler ! »

Les ouvreuses furent interrogées, mais elles ne savaient rien. On alla en toute hâte chercher la femme de ménage qui balayait le cinéma. Elle déclara n'avoir rien vu d'anormal. Elle n'entrait d'ailleurs jamais dans la cabine de projection, domaine réservé à l'opérateur.

Pendant ce temps, la salle hurlait de plus en plus fort, en menaçant de casser les fauteuils...

Transpirant d'angoisse, le directeur dut se résigner à monter sur scène pour annoncer « qu'un incident technique indépendant de sa volonté l'obligeait à suspendre la projection du film ». Les billets allaient être remboursés.

Alors, ce fut un beau chahut. Les hurlements qui s'étaient un instant apaisés pour permettre d'entendre l'annonce, reprirent de plus belle. Il fallut prévenir d'urgence la gendarmerie de Framboisy qui dépêcha le brigadier Pivoine et le gendarme Lilas afin de ramener l'ordre...

Finalement, les spectateurs mécontents repassèrent un par un devant le guichet et récupérèrent le prix de leur place, non sans force grognements et protestations. Des petits groupes se formèrent dans la rue, qui commentèrent l'événement en des termes peu flatteurs pour la direction de la salle. Finalement, les Framboisiens déçus rentrèrent chez eux en déclarant qu'il passerait bien des lunes avant qu'on les surprenne à revenir au *Majestic*.

En voyant son public s'éloigner, le directeur faisait d'amères

réflexions. Il soupira :

« J'ai l'impression qu'ils s'en souviendront, de l'inoubliable superproduction. Et moi aussi ! »

Il fut tiré de sa méditation par un léger coup frappé sur son épaule. Il se retourna.

« Ah ! brigadier Pivoine ! »

Le gendarme demanda si l'on avait encore besoin de ses services.

« Non, brigadier, c'est terminé. Je vous remercie d'avoir rétabli l'ordre.

— Parfait. Je vous demanderai de passer demain matin à la gendarmerie pour y faire une petite déposition.

— Une déposition ?

— Hé ! oui. Quand nous sommes en service spécial, comme ce soir, c'est que quelqu'un nous a appelés, indubitablement. Et le nom de ce quelqu'un doit être mentionné dans notre rapport, ainsi que les motifs pour lesquels nous nous sommes dérangés.

— Ah ! parfaitement. C'est entendu ; à demain matin. »

Le brigadier Pivoine salua réglementairement et se retira, escorté par le gendarme Lilas. Le directeur retourna dans la cabine de projection. L'opérateur continuait de fouiner dans les coins à la recherche du film, mais sans grande conviction. Il ne faisait aucun doute que les bobines avaient été volées. Et la chose n'avait pas dû être bien difficile, car la cabine n'était fermée que par un loquet qui pouvait être soulevé de l'extérieur au moyen d'une lame de couteau.

« Vous n'avez aucune idée de la personne qui nous a joué ce mauvais tour ?

— Aucune, monsieur le directeur.

— Bizarre..., bizarre... »

Le directeur tourna en rond dans la cabine, regarda machinalement le sol, puis les projecteurs. Son regard se porta sur un petit rectangle blanc dont un angle était coincé sous le support d'un des appareils.

« Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ? »

Il prit le rectangle, l'examina. C'était une carte de visite qui ne portait aucun nom. Mais sur une des faces était tracé à l'encre de Chine un dessin d'aspect assez primitif, représentant un hibou. Le directeur haussa les épaules, mit la carte dans sa poche et sortit de la cabine.

« Venez, nous n'avons plus rien à faire ici. »

Les deux hommes quittèrent le cinéma.

Soudain, la nuit fut zébrée par un éclair blanc, et de grosses gouttes de pluie se mirent à tomber.

« Il va y avoir de la tempête, dit l'opérateur.

— Oui. Décidément, la journée n'aura pas été brillante. Bonne nuit tout de même. »

Il releva le col de son veston et s'enfonça dans le noir.

Au même instant, une autre scène curieuse se déroulait à quelques kilomètres de là, dans une ferme proche de Framboisy.

*

* *

« Alfred, tu as entendu ? Alfred, réveille-toi ! »

La fermière secoua son époux qui émit quelques grognements indistincts.

« Alfred, je suis sûre qu'il y a quelqu'un dans le jardin !

— Allons, Marie ! Tu rêves... Dors !

— Mais non ! Écoute... »

Le fermier tendit l'oreille. La nuit était déchirée par les grondements du tonnerre et le bruit de tambour que faisait la pluie en tombant sur les toits qui recouvraient la ferme.

« Tu rêves, Marie. C'est point quelqu'un, c'est l'orage.

— Non, non. J'ai entendu des voix et un bruit de pas.

— S'il y avait quelqu'un, l'chien aurait aboyé, ma mie.

— Bah ! tu sais bien qu'il aboie seulement le jour, contre les chats ou les autres chiens. La nuit il est fatigué, et il dort.

— Eh ben, fais comme lui. »

Il se retourna et s'endormit de nouveau. Sa femme resta éveillée. Le tonnerre continuait de faire résonner ses roulements. Pendant un long moment, la fermière écouta les sifflements du vent et les claquements d'un volet mal fermé. Sur le faîte du toit, une vieille girouette à demi rongée par la rouille pivotait sous les rafales avec des grincements désagréables.

« J'ai dû rêver... » pensa Marie.

Elle remonta la couverture jusque sous son nez (ce qui eut pour effet de lui mettre les pieds à l'air) et ferma les yeux. L'instant d'après, elle dut les rouvrir. Un bruit bizarre provenait du jardin... non, de plus loin peut-être... du verger... c'est cela, du verger. Un bruit régulier, alternatif, *comme celui que produirait une scie sur du bois*. La fermière secoua son mari avec énergie.

« Écoute ! Tu entends, maintenant ? Quelqu'un est en train de scier dans le verger ! » Alfred se dressa brusquement sur son lit. « Allons, tu es folle ! Qui s'amuserait-y à scier du bois à c't'heure, sous l'orage ? »

Il prêta attention et finit par se rendre à l'évidence. C'était bien le bruit d'une scie à main. Il réfléchit une seconde et se décida : « J'y vas ! »

Il se leva, s'habilla sommairement, sortit de la chambre et descendit au rez-de-chaussée. Il prit une lampe de poche et décrocha son fusil de chasse dans lequel il glissa deux cartouches. Il ôta les chaînes qui fermaient la porte et sortit dans la tempête. Le son lui parvint, net, très fort malgré les bourrasques du vent.

« Y a point d'doute, c'est dans l'verger ! » Prenant soin de ne pas allumer sa lampe, il se dirigea à grands pas vers l'endroit d'où provenaient les crissements de la scie. Il traversa le jardin potager, puis ouvrit silencieusement la barrière de bois qui clôturait le verger. Le bruit cessa.

« Oh ! est-ce qu'on m'aurait entendu ? » Il s'immobilisa, écouta. Il se produisit alors un craquement de bois qui se brise, suivi du choc sourd d'une chose pesante frappant le sol.

« Qu'est-ce que c'est ? Que peut-y ben se passer ? »

En braquant son fusil devant lui comme un chasseur qui poursuit le gibier, il s'élança en avant, en courant le plus vite possible. Un bruit de pas précipités lui parvint : la galopade de plusieurs hommes s'enfuyant. Il alluma sa lampe, cria :

« Arrêtez ! Arrêtez ou je tire ! »

Il fit feu au jugé, par deux fois, et s'immobilisa pour écouter. Les fuyards s'éloignaient, se fondaient dans la nuit. Le fermier balaya avec le rayon de sa lampe le sol autour de lui, cherchant les traces du travail effectué par les étranges visiteurs. Alors il vit...

Allongé sur le sol, comme frappé par la foudre, gisait un prunier énorme, l'un des plus beaux du verger, qui faisait l'orgueil de son propriétaire. Les branches étaient chargées de fruits innombrables, tout prêts à être cueillis. Le tronc avait été scié net, à un mètre du sol.

« Ah ! les brutes ! les vandales ! les criminels ! »

Le fermier dirigea le rayon sur ce qui restait du fût, poteau inutile, ridiculement planté dans le sol.

A quelques centimètres sous la coupure faite par la scie, un dessin avait été grossièrement gravé dans l'écorce.

Il représentait un hibou.

Chapitre 3

Le tonneau dans la vitrine

« Veuillez noter, mesdemoiselles, l'effervescence que produit la craie au contact des acides. » Mlle Bigoudi s'assura que ses élèves inscrivaient sur leurs cahiers cette importante expérience de chimie.

L'institutrice déboucha un flacon d'acide chlorhydrique et en versa quelques gouttes dans un tube à essais qui contenait divers bouts de craie. Elle leva le tube pour que la classe tout entière puisse constater que la fameuse effervescence se produisait normalement.

« Et quel est le gaz qui se dégage ? Vous vous le demandez ? »

Ficelle fit la moue. Elle ne se demandait pas quelle était la nature du gaz issu du tube, mais la raison pour laquelle les oiseaux pépiaient. Un rouge-gorge s'était posé au sommet d'un arbre de la cour de récréation et lançait des tut-tut-tut aussi harmonieux qu'incompréhensibles.

« Que peut-il bien vouloir dire, ce rossignol ? (Pour Ficelle, tous les oiseaux étaient des rossignols.) Il a l'air de bavarder avec un autre oiseau. Ils doivent sûrement parler de la pluie ou du beau temps. Ou alors, ils se racontent ce qu'ils ont mangé au petit déjeuner. Qu'est-ce qu'ils préfèrent, les rossignols, des graines ou des insectes ? Je vais le demander à Boulotte qui est si calée en cuisine. »

La grande Ficelle dressa devant son nez un cahier destiné à la protéger des regards indiscrets de Mlle Bigoudi, se pencha vers sa voisine et chuchota :

« Dis, Boulotte, à ton avis, qu'est-ce que les oiseaux préfèrent, les graines ou les moucheron ? »

Boulotte lui aurait sans doute répondu, si l'institutrice n'était descendue de l'estrade pour voir ce que Ficelle complotait derrière son cahier. La grande fille vit son rempart s'abattre subitement, tandis que Mlle Bigoudi lui demandait, fort indiscrètement d'ailleurs, comment se nommait le gaz produit par l'action de l'acide sur de la craie. Ficelle n'osa pas répondre que le nom du gaz en question l'intéressait à peu près autant que sa première sucette. Elle se contenta de dire « Heu... », ce qui parut insuffisant à l'institutrice.

« Je vous ai déjà rappelée à l'ordre plusieurs fois au cours de la matinée. Tâchez d'être tout à fait attentive jusqu'à midi. Sinon !... »

Et ce *sinon* sous-entendait une telle perspective de lignes à copier,

que Ficelle se promet de faire des efforts désespérés pour satisfaire aux exigences de Mlle Bigoudi. Elle écouta attentivement le cours de sciences naturelles pendant trois bonnes minutes, puis elle se posa un problème grave : ses cheveux seraient-ils plus jolis avec une barrette en plastique rouge ou un ruban en soie verte ? Une barrette se verrait moins qu'un ruban, mais le rouge est une si belle couleur ! A moins qu'elle ne mette un ruban rouge... mais elle n'en avait pas. Alors qu'elle s'était acheté, le jour précédent, cette délicieuse barrette en plastique, dans cette petite boutique à l'enseigne de *La Tentation*, juste à côté de la gare, où l'on trouvait des multitudes de bagues et de broches en diamant, rubis, saphirs et topazes, pour un prix ne dépassant pas celui de trois ou quatre paquets de chewing-gums !

Ah ! il y en avait, des jolies choses dans cette boutique ! Des petits baromètres en forme de pagode : des Japonaises y entraient ou en sortaient selon qu'il devait pleuvoir ou qu'il allait faire beau..., des bracelets en véritable plaqué or..., des petits miroirs à cadre argenté..., des vaporisateurs en cristal vert..., magnifiques, ces vaporisateurs ! Après la classe, elle emmènerait Françoise et Boulotte à *La Tentation* pour qu'elles puissent les admirer.

Ayant pris cette décision, Ficelle passa à un autre sujet de méditation : « Pourquoi le nez de Mlle Bigoudi remuait-il quand elle parlait ? »

Afin de trouver une réponse à ce problème passionnant, Ficelle examina l'institutrice avec l'attention d'un naturaliste observant un coléoptère. Mlle Bigoudi se trompa sur l'intérêt que semblait lui manifester son élève. Elle crut que Ficelle appliquait à la lettre ses recommandations et suivait le cours avec une attention extrême. Elle ne put que se réjouir intérieurement de cette marque de bonne volonté.

Sur l'étude du gaz carbonique (celui qui se dégage pendant l'effervescence de la craie) s'achevait le cours de la matinée. Les externes sortirent de l'école pour aller déjeuner. Sitôt dehors, la grande Ficelle voulut entraîner ses amies vers *La Tentation*. Boulotte protesta :

« Si nous allons voir ton bazar, nous n'aurons pas le temps de déjeuner.

— Oui, je sais bien qu'un repas est une chose importante pour toi, mais il n'y en a que pour cinq minutes. Je veux juste vous montrer les vaporisateurs en cristal vert. »

Boulotte finit par accepter et les trois amies se dirigèrent d'un bon pas vers la boutique. En cours de route, Ficelle décrivit en termes enthousiastes les différentes frivolités que *La Tentation* proposait aux acheteurs. On arriva enfin devant les merveilles annoncées. Boulotte les regarda à peine, trop préoccupée par le déjeuner qui allait être

retardé. Quant à Françoise, elle jugea que ces inestimables trésors n'étaient qu'une vulgaire pacotille, semblable à celle que l'on tire de la sciure de bois, mais elle se garda bien de détromper Ficelle.

La grande fille ne put résister à l'envi d'acheter, à défaut d'un vaporisateur trop coûteux, une petite bague ornée d'un véritable rubis en verre rouge. Elle aurait bien séjourné deux heures dans le bazar si Boulotte, inquiète « pour le vide qui lui remplissait » (affirma-t-elle) l'estomac, n'avait entraîné son amie dehors.

Elles se hâtèrent vers le centre de la ville. Alors qu'elles longeaient la rue principale, presque déserte en ce milieu de journée, elles entendirent derrière elles un ronflement de moteur accompagné d'un tintamarre de ferraille. Un lourd camion s'approchait.

« Monte sur le trottoir ! » dit Françoise à la grosse Boulotte qui était sur la chaussée. Le camionneur ne semblait pas maître de sa direction, car son véhicule faisait des embardées, au risque d'accrocher les voitures en stationnement. Le camion dépassa les trois filles qui par prudence s'étaient plaquées le long d'un mur. Sur la plate-forme, des fûts métalliques vides s'entrechoquaient en produisant un fracas assourdissant.

« Ça m'a l'air mal accroché », observa Ficelle.

Effectivement, les récipients avaient dû être arrimés à la hâte, car les cordes qui les entouraient étaient relâchées.

Soudain, au moment où le véhicule passait devant une boutique de radio et télévision, une corde se dénoua complètement, laissant échapper un tonneau qui dégringola sur le côté droit, rebondit en roulant sur le trottoir et vint fracasser la vitrine du magasin en pulvérisant deux ou trois téléviseurs !

Les trois amies restèrent un instant interdites, puis se précipitèrent pour avertir le conducteur qui ne paraissait pas s'être rendu compte de la catastrophe qu'il venait de causer. Mais elles eurent beau crier, le camion s'éloigna : le bruit du moteur et du chargement couvrait leurs appels. Ou bien le chauffeur ne tenait pas à s'arrêter.

« Nous aurions dû relever le numéro », dit Ficelle.

Françoise secoua la tête.

« Impossible. La plaque d'immatriculation était couverte de boue. »

Elles s'approchèrent de la vitrine défoncée, en même temps que divers Framboisiens qui avaient interrompu leur déjeuner. Le propriétaire du magasin, M. Lampion, leva les bras au ciel en évaluant les dégâts. Il se mit à gémir en s'écriant qu'il était ruiné (ce qui n'était pas tout à fait vrai, car sa boutique était assurée). Il frappa du poing dans le creux de sa main et dit :

« Il faut prévenir la gendarmerie ! Elle retrouvera le propriétaire de ce camion !

— Mais, monsieur, dit Ficelle, le camion s'est enfui !

— Aucune importance, mademoiselle, le crime est signé !

— Signé ?

— Oui. Regardez. »

M. Lampion désigna du doigt le fût qui s'était arrêté au milieu de la boutique après avoir fait un travail de rouleau compresseur. Sur le métal était peint en noir un dessin représentant un hibou.

« Voilà le coupable ! »

Françoise examina le dessin et se tourna vers le marchand :

« Que signifie ce dessin ? Qui l'a fait ?

— Ah ! je donnerais cher pour le savoir !

— Mais pourquoi un hibou ? Est-ce une marque, un emblème ?

— C'est-à-dire que... heu... Enfin, tout ceci regarde la police ! Je vais téléphoner à la gendarmerie. »

Coupant court à toute discussion, il se dirigea vers son bureau pour téléphoner. Boulotte tira Ficelle et Françoise par la manche.

« Venez. Le déjeuner va refroidir. »

Elles s'éloignèrent de la boutique. Françoise était pensive.

« Curieux, ça. Le marchand a l'air d'en savoir sur cette affaire plus long qu'il ne veut bien le dire.

— Mais, demanda Ficelle, pourquoi a-t-il parlé d'un crime ? Personne n'a été assassiné !

— Non, mais il considère comme un crime le fait qu'on ait voulu démolir son magasin.

— Ah ! ce n'est pas un accident !

— Je ne crois pas. Au moment où il arrivait au niveau de la vitrine, le camionneur a fait une embardée en même temps qu'il tirait sur la corde maintenant un des fûts. Le coup était bien combiné.

— Alors, c'est ce qu'on appelle un attentat ?

— Oui.

— Et pourquoi s'est-on attaqué à ce magasin de radio ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Et le dessin de hibou, qu'est-ce que c'est ?

— Je n'en sais pas plus que toi. »

Ficelle réfléchit dix secondes, puis elle conclut :

« Alors, c'est un mystère ! »

Ayant ainsi réglé la question, elle pressa le pas, car elle commençait à ressentir d'impérieux tiraillements d'estomac, tout comme Boulotte. Françoise, qui était restée en arrière pour acheter un journal local sur la place de la Mairie, rejoignit ses amies.

« Si tu lis le journal en marchant dans la rue, dit Ficelle, tu vas te cogner contre un lampadaire.

— Oui, oui... dit Françoise distraitemment.

— Que cherches-tu ?

— A la récréation, j'ai entendu dire qu'il s'était produit un

incident, hier soir, au *Majestic*. Je me demande s'ils en parlent... Ah ! oui... »

La brunette s'arrêta, lut quelques lignes et poussa une exclamation de surprise.

Chapitre 4

Un club de détectives

Mlle Bigoudi saisit une craie marron et traça au tableau une bosse de dromadaire pompeusement baptisée : « Coupe d'une formation montagnaise de l'ère primaire. » Le tableau fut ensuite couvert d'ondulations jaunes qui prirent le nom de « plissements hercyniens », et de zébrures bleues et blanches qui furent dénommées « stratifications calcaires ».

La formation géologique des Alpes ou de l'Atlas n'intéressait Ficelle que médiocrement. Son esprit était occupé par ce qu'elle baptisait déjà *Le Mystère du hibou*. Deux méfaits avaient été commis à quelques heures d'intervalle dans lesquels se retrouvait cette curieuse signature.

L'un était le vol d'un film – ce qui avait provoqué l'incident du cinéma, l'autre la destruction d'une vitrine. Un rapport existait-il entre ces deux événements ? Le voleur du *Majestic* était-il le conducteur du camion ?

Ficelle eut soudain une idée brillante ; chose rare mais qui parfois se produisait. Il y avait là un problème intéressant à résoudre. Autrement intéressant que les problèmes de robinets posés par Mlle Bigoudi ! La recherche de sa solution exigerait un savoir-faire de détective véritable. Du flair, de l'intuition, de l'intelligence, de la ténacité et du courage, toutes qualités dont la grande fille se sentait amplement pourvue. Mais elle ne pourrait sans doute pas mener l'enquête toute seule. Elle allait demander l'aide de Boulotte et de Françoise. A elles trois, elles pourraient former une sorte de club de détectives !

Elle déplia devant son visage le paravent habituel, en l'occurrence le cahier de musique sur lequel elle copiait la leçon de géologie, et chuchota à sa voisine :

« Dis donc, Boulotte, ça te plairait d'être détective amateur ? Pour enquêter sur l'affaire du hibou ? »

La grosse fille cessa de dessiner des carottes et des navets dans la marge de son cahier, suça le manche de son porte-plume et secoua la tête affirmativement. Elle murmura :

« Ce n'est peut-être pas aussi amusant que de faire la cuisine, mais ça doit être intéressant tout de même. Et quand allons-nous faire ces enquêtes ? »

— Après la classe. Et puis demain, c'est mercredi. D'accord ?

— Bon, entendu.

— Attends, je vais prévenir Françoise. »

Ficelle découpa dans son cahier de musique une longue bande de papier sur laquelle elle inscrivit un message surmonté de la mention *TELEGRAMME* :

BOULOTTE PLUS MOI ALLONS FONDRE AGENCE DÉTECTIVES
PRIVÉS POUR ÉDULCORER OBSCUR MYSTÈRE HIBOU STOP
COMPTONS SUR TA HAUTE ASSISTANCE STOP SIGNÉ FICELLE.

La grande fille tapota l'épaule de Françoise qui était assise un banc en avant, et fit discrètement passer le message. Lequel revint quelques instants plus tard orné de deux corrections : « *FONDRE* » avait été remplacé par « *FONDER* » et « *ÉDUL-CORER* » par « *ÉLUCIDER* ». Ficelle constata avec satisfaction que, sous son texte, Françoise avait porté la mention « lu et approuvé ». Ainsi donc, un véritable club de détectives allait pouvoir s'organiser sous sa direction, dont la première tâche serait de rechercher l'auteur du vol et de l'attentat. Françoise serait la secrétaire, Boulotte la trésorière. Ficelle se réservait la présidence. Il s'agissait maintenant de trouver un nom à la nouvelle assemblée. « Club des Détectives framboisiens » ou « Framboisy Détective Club » ou « Association Internationale de Recherches criminelles et policières de Framboisy ». Non, ce dernier titre était un peu long. Il faudrait une suite de termes qui en abrégé formeraient un mot. Par exemple : Police Très AGissante, ce qui donnait en abrégé la prononciation du mot POTAGE. Un nom qui plairait à Boulotte. Mais évidemment cela ne faisait pas très sérieux. Après mûre réflexion, Ficelle fixa son choix sur : Framboisy Limiers Club. L'abréviation donnait le mot FLIC, qui avait un petit air policier. Il ne restait plus qu'à confectionner les cartes de membres du club, en les ornant d'un emblème. Quel est l'instrument le plus employé par les détectives ? La loupe. Ficelle découpa trois rectangles dans un papier à dessin et y traça trois loupes ornées d'un œil en leur centre. Puis, en tirant la langue pour obtenir un meilleur rendement, elle écrivit sur chaque carte le nom du club en lettres capitales et le nom de chaque membre, suivi de sa qualité. Elle inscrivit ensuite la phrase conventionnelle destinée à donner plus de valeur au document :

« Cette carte, rigoureusement personnelle, ne peut être ni prêtée ni vendue sous peine de retrait immédiat. Toute contrefaçon exposera le coupable à d'impitoyables poursuites judiciaires. Qu'on se le dise ! »

Puis elle signa, enveloppant son nom d'un paraphe compliqué, et badigeonna son pouce d'encre avant de l'appliquer au bas du précieux carton. L'opération s'acheva comme Mlle Bigoudi finissait de tracer au tableau noir une coupe du Massif central, à grand renfort de craies multicolores. L'institutrice, tout en s'essuyant les doigts à un chiffon,

se retourna vers la classe, et Ficelle eut à peine le temps de dissimuler les cartes dans son casier. Néanmoins, l'œil exercé de Mlle Bigoudi avait décelé quelque chose d'anormal dans le comportement de son élève. Elle quitta l'estrade et vint inspecter la table de Ficelle. Ce fut pour y découvrir le cahier de dessin horriblement mutilé par les découpages qui y avaient été faits pour obtenir des matériaux propres à différents usages (confection de papillotes à cheveux, cocottes, petits bateaux, salières, etc.). L'institutrice posa une question embarrassante :

« Mademoiselle Ficelle, voulez-vous m'expliquer ce que vous êtes en train de faire ? »

La grande fille se garda bien de révéler qu'elle venait de fonder une puissante organisation policière. Elle garda un silence que l'on pourrait qualifier de muet. Mlle Bigoudi s'empara du cahier, constata le triste état dans lequel il se trouvait et dit d'un ton sévère :

« Non seulement vous ne recopiez pas le cours mais encore vous vous amusez à découper le matériel scolaire mis à votre disposition ! Je pense que je vais vous garder en retenue ce soir... »

Ficelle frémit. Si elle restait en retenue, elle ne pourrait commencer son enquête. L'institutrice retourna à son tableau sans préciser si la punition allait être effective ou non. Très inquiète, Ficelle rangea précipitamment le cahier de dessin et tira de son cartable celui qui était consacré aux sciences naturelles. Peine inutile d'ailleurs, le cours de géologie étant terminé. Il devait être suivi par une dictée.

La grande fille eut la chance de mettre la main sur son cahier de français et, pendant une demi-heure, elle fit de gros efforts pour écrire sans trop de fautes d'orthographe un texte de Jean-Jacques Rousseau où il était question de maison blanche à volets verts.

L'institutrice tint compte de cette bonne volonté et, à la fin de l'après-midi, laissa son élève s'échapper, au grand soulagement de celle-ci. Sitôt sortie de l'école, Ficelle donna à ses amies les cartes du nouveau club en leur recommandant d'y apposer le plus tôt possible signatures et empreintes digitales. Puis elle exposa le plan de campagne qu'elle avait imaginé.

« Il nous faut percer le mystère de ce dessin qui représente un hibou. Ce matin, nous avons assisté à l'affaire de la vitrine ; donc nous n'avons rien de plus à apprendre de ce côté-là. Reste le *Majestic*.

— Que veux-tu que nous fassions ? demanda Boulotte.

— Nous allons essayer d'entrer dans le cinéma et d'interroger le personnel. C'est une bonne idée, hein ? »

Ce projet fut mis en application. Cartable sous le bras, les trois filles se dirigèrent vers le *Majestic*. Là, une grosse déception attendait la présidente du FLIC. Les grilles étaient tirées.

« Oh ! c'est fermé !

— Évidemment, dit Françoise, à cette heure-ci il n'y a pas de séance.

— Je n'y avais pas pensé...

— Un bon détective doit penser à tout.

— Oui, mais je n'ai pas encore bien l'habitude de faire de la détection. »

Boulotte, fatiguée de porter son cartable, le posa à terre et demanda à Ficelle :

« Alors, puisque le cinéma est fermé, qu'allons-nous faire ? »

La grande fille était bien embarrassée pour répondre. Françoise leva alors un doigt, désignant une porte sur le côté du cinéma, qu'un homme en blouse blanche était occupé à ouvrir.

« C'est sans doute l'opérateur. Nous allons pouvoir l'interroger. »

Ficelle se précipita vers l'homme et présenta le petit groupe comme « un club de super-détectives dont le but était de résoudre l'énigme du hibou ». L'opérateur – car c'était bien lui – parut un peu surpris ; mais il se prêta de bonne grâce aux questions dont le bombardra Ficelle, qui nota les réponses sur un petit carnet :

« Est-il vrai que le voleur du film a laissé sa carte avec un dessin de hibou ? Nous avons lu ça dans le journal.

— Oui, c'est exact.

— Et où était-elle, cette carte ?

— Dans la cabine de projection.

— Et pour quelle raison le voleur a-t-il laissé ce signe ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Avez-vous une idée de l'identité du voleur ?

— Non, aucune.

— Savez-vous qu'il y a eu un attentat ce matin contre le magasin de radio Lampion ?

— Non, mais quel rapport y a-t-il avec le vol du film ? »

Ficelle indiqua la présence d'un hibou sur le fût qui avait défoncé la vitrine.

« Il est possible que nous ayons affaire à une série de méfaits. Vous n'avez reçu aucune menace ? »

Le projectionniste réfléchit, puis fit claquer ses doigts.

« Attendez, maintenant que vous m'y faites penser, une chose me revient. Il y a quelques jours, le directeur du cinéma a reçu un coup de téléphone. Je n'ai pas bien entendu ce qu'il disait, mais il avait l'air furieux. Il a raccroché après avoir crié une phrase dans le genre de « Vos menaces, je m'en moque ! »

— Ah ! voilà qui est très important.

— Et... tenez, à propos de menaces, je crois bien que mon oncle Alfred a reçu des lettres anonymes.

— Votre oncle ?

— Oui. Il est fermier dans les environs. À cinq kilomètres au sud de Framboisy, sur la route de Fouilly. Vous pouvez y aller de ma part si vous voulez. C'est une grande ferme avec un puits au milieu de la cour. »

Les trois détectives remercièrent l'opérateur pour cette piste intéressante et se concertèrent. La présidente du club ayant proposé d'aller à la ferme sans tarder, les trois détectives se rendirent chez elles pour y déposer les cartables et y prendre leurs bicyclettes. Elles se retrouvèrent sur la place de la Mairie. « En avant ! » commanda Ficelle en prenant la tête du peloton. Elles s'engagèrent sur la route menant à Fouilly. La grande Ficelle regardait à droite et à gauche pour s'assurer que l'ennemi ne la guettait pas.

Quel ennemi ?

Elle n'aurait pu le dire au juste, mais un détective en service doit toujours être sur ses gardes. Derrière elle, roulait la grosse Boulotte qui tenait d'une main le guidon et de l'autre une énorme tartine de pain beurré dans laquelle elle mordait avec un entrain qui faisait plaisir à voir. Françoise, qui était la dernière, chantait à tue-tête un refrain à la mode.

Elles parcoururent ainsi les cinq kilomètres qui les séparaient de la ferme qu'elles reconnurent sans difficulté grâce au puits, dont l'opérateur leur avait signalé la présence. C'était une grande bâtisse rectangulaire, aux murs blancs, recouverte de tuiles. Des poules et des canards se promenaient en liberté dans la cour, sous l'œil rond d'un chat noir encore trop jeune pour savoir que ces volatiles étaient comestibles.

Ficelle avisa une clochette accrochée au portail de l'entrée.

« En tirant là-dessus, je suppose qu'on doit obtenir un tintement qui fera accourir les fermiers. »

Ficelle tira sur la corde et la clochette tinta, ce qui réalisa la première partie des prévisions de Ficelle. Mais les fermiers ne semblaient point disposés à venir. Le chat noir regarda avec étonnement les membres du FLIC pendant quelques secondes, puis son attention fut sollicitée par une brindille de bois à laquelle il donna des coups de patte. Un chien jaune, relié par une chaîne à une niche de même couleur, se mit à lancer des aboiements rageurs, tout en agitant la queue. De telle sorte qu'il était difficile de savoir s'il était heureux ou mécontent. Au bout de ce qui parut être plusieurs minutes, le rideau d'une fenêtre s'agita, et un visage au regard méfiant apparut derrière les carreaux.

« J'ai l'impression qu'on nous a vues, dit Ficelle, peut-être que le fermier va se décider à venir voir ce que nous lui voulons. »

Il s'écoula encore un bon moment, pendant lequel le chat essaya d'attraper sa queue, puis un homme apparut, probablement le fermier,

à en juger par ses sabots et son grand chapeau de paille. Il s'approcha avec méfiance, braqua sur les trois filles des yeux soupçonneux et leur demanda ce qu'elles venaient faire par là. Ficelle se dit envoyée par le projectionniste du *Majestic* pour mettre au net une affaire de lettres de menaces. Aussitôt le visage de l'homme s'éclaira et il ouvrit sa porte en grand.

« La bienvenue à tout l'monde ! Je ne sommes point fâché que quelqu'un vienne me donner un p'tit coup de main pour me défendre contre des aigrefins. Entrez donc... Vous dites que vous êtes... des détectives amateurs ? Hum !... vous êtes ben jeunes pour faire c'travail-là ! Enfin, je me souviens que quand j'étais gosse, j'aimais jouer au gendarme et au voleur. Je faisais toujours le voleur. En tout cas, vous aurez peut-être ben du mal à m'débarrasser de ces vilains cocos-là ! »

Tout en discourant, le fermier avait conduit les trois filles jusqu'à la ferme. Il ouvrit la porte et les introduisit dans une grande salle commune dont les murs ornés d'assiettes en faïence décorée attirèrent l'attention de Ficelle. Le fermier dit à sa femme :

« Marie, voilà des visiteuses. Elles enquêtent sur l'affaire des lettres de menaces. »

La fermière, dont l'aspect ne présentait rien de particulier si ce n'est qu'elle portait un tablier à carreaux rouges et blancs (mais ce détail n'est sans doute pas d'une importance extrême), exposa avec une grande volubilité que son époux Alfred avait reçu le mois précédent une lettre lui ordonnant d'envoyer une forte somme à un notaire parisien. Cette somme représenterait une cotisation grâce à laquelle le fermier se trouverait affilié à la Société Secrète des Hiboux.

Le fermier s'était bien gardé d'envoyer l'argent. Huit jours après, le facteur apportait une seconde lettre répétant l'ordre et accompagnée de menaces. La fermière ouvrit le tiroir d'un grand buffet de chêne sculpté :

« Tenez, voici les lettres. »

La présidente du club des détectives prit les feuilles et les tendit à Françoise.

« Tu es la secrétaire, c'est à toi d'étudier la paperasse. »

Françoise lut la première lettre, écrite en caractères majuscules.

NOUS, LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DES HIBOUX, AVONS DÉCIDÉ DE VOUS HONORER EN VOUS ADMETTANT AU NOMBRE DE NOS MEMBRES. REMPLISSEZ LE MANDAT CI-JOINT, QUE VOUS FEREZ PARVENIR DANS LES VINGT-QUATRE HEURES À MAÎTRE LEFOL, NOTAIRE À PARIS, QUI NOUS TRANSMETTRA CETTE COTISATION.

La signature était constituée par le dessin d'un hibou, dans lequel

Françoise reconnut le même tracé que celui du tonneau. La seconde lettre était rédigée avec des caractères analogues :

NOUS AVONS CONSTATÉ AVEC REGRET QUE VOUS AVEZ NÉGLIGÉ DE RÉGLER VOTRE COTISATION. NOUS VOUS CONSEILLONS DE LE FAIRE SANS DÉLAI, SINON CELA VOUS COÛTERA BEAUCOUP PLUS CHER, ET CE SERA TANT PIS POUR VOUS.

Le même dessin de hibou était représenté au bas de la feuille.

La grande Ficelle prit un air sévère pour affirmer : « Ces lettres anonymes me paraissent suspectes !

— C'est ben ce qui m'avait semblé aussi... » dit le fermier.

Françoise demanda :

« Avez-vous averti la gendarmerie ?

— Non, point encore. À vrai dire, j'aime autant faire ma police moi-même.

— Naturellement vous n'avez toujours pas payé la fameuse cotisation ?

— Non, mais ces bandits ont commencé à m'saboter ma ferme ! V'nez voir un peu... »

Le fermier entraîna les jeunes détectives jusqu'au bout du verger et, d'un geste dramatique, désigna le prunier abattu.

« Vlà le beau travail qu'ils m'ont fait cette nuit !

— Cette nuit ? dit Ficelle, n'est-ce pas l'orage qui a fait tomber cet arbre ?

— Ah ! ma petite demoiselle, ce serait ben la première fois qu'on verrait un orage scier du bois !

— Et faire du dessin », ajouta Françoise qui s'approcha du tronc vertical pour examiner le hibou gravé dans l'écorce.

« Sans compter que j'ai bien failli les attraper, ces oiseaux ! »

Il expliqua en quelles circonstances il avait ouvert le feu sur les saboteurs.

« Malheureusement, j'les ai ratés. »

Il médita une seconde et ajouta avec un sourire finaud :

« Si je les aurions point ratés, j'aurions ben vu à qui j'avions affaire... »

Tandis que le fermier faisait ces réflexions pleines de bon sens, Ficelle, à quatre pattes dans l'herbe, examinait le dessin du hibou avec une énorme loupe. Au bout d'un moment, elle poussa une exclamation. Françoise sourit.

« Ah ! notre Sherlock Holmes a trouvé un indice. Est-ce de la cendre de cigarette ou un bouton de culotte ?

Ni l'un, ni l'autre. Regardez ! »

Les détectives et le fermier se rapprochèrent pour voir la découverte de Ficelle. C'était un simple bout de fil de quatre ou cinq centimètres de long. Sur la moitié de sa longueur, il était bleu ; l'autre moitié était noire.

« Ce fil, déclara la grande fille, provient probablement du costume d'un des saboteurs.

— Très bien ! approuva Françoise, mais comment a-t-il poussé sur ce tronc ?

— Élémentaire ! Ces saboteurs se sont servis d'une scie pour couper l'arbre et ils ont travaillé dans l'obscurité. Rien d'étonnant à ce qu'en faisant un faux mouvement, l'un d'eux ait accroché une manche, par exemple, aux dents de la scie. Vous voyez, le bout est effiloché, comme s'il avait été arraché.

— Bravo ! Et alors ?

— Alors, comme ce fil est bleu et noir, il ne nous reste plus qu'à trouver un homme porteur d'un costume bleu et noir avec un accroc ! C'est enfantin... »

Le fermier hocha la tête, peu convaincu :

« S'il faut qu vous regardiez sur toutes les coutures les habitants de Framboisy et des environs, vous en aurez pour un bon bout d'temps ! »

Ficelle déclara avec emphase : « La patience est la vertu majeure des détectives. Vous pouvez nous faire confiance, nous parviendrons à notre but ! »

Encouragée par sa trouvaille, elle se courba en deux comme un Sioux sur le sentier de la guerre et parcourut quelques dizaines de mètres en observant le sol à travers sa loupe. « Que cherches-tu ? cria Boulotte.

— Je regarde s'il y a des traces de pas...

— Avec la pluie qui est tombée cette nuit, il ne doit pas en rester beaucoup.

— Ah ? Ah ! oui, c'est vrai... »

Elle se redressa et revint vers ses amies. « Tant pis. En tout cas, nous avons déjà le bout de fil ; c'est une piste sérieuse. Et maintenant, qu'allons-nous faire ? » Elle regardait Françoise. Celle-ci eut un geste d'insouciance. « C'est toi la présidente du club. Décide. » Ficelle réfléchit profondément, puis déclara : « Je m'en tiens à la recherche du costume bleu et noir. Je retourne à Framboisy. Et toi, Françoise ?

Je rentre chez moi.

Et Boulotte ? »

La grosse fille manifesta son intention d'essayer une recette de cuisine qu'elle avait lue dans les mémoires de Vatel : le pigeonneau en papillote à la Fouquet. Ficelle se tourna vers le fermier.

« Et vous, monsieur, qu'allez-vous faire ? Vous allez envoyer l'argent ?

— Pas du tout ! Je veux bien être transformé en serfouette si ce hibou-là reçoit le moindre sou de moi ! Je vas monter la garde cette nuit avec mon fusil, et si ce vilain oiseau revient par ici, pan ! pan ! Et soyez sûre que cette fois-ci il y laissera des plumes ! »

Ficelle approuva ces intentions courageuses et les trois filles, après avoir promis de revenir si elles apprenaient quelque chose de nouveau, prirent congé et remontèrent à bicyclette. Un quart d'heure plus tard, elles étaient de retour à Framboisy. Une chose les frappa aussitôt : l'animation inhabituelle qui régnait dans les rues de la petite ville.

La place de la Mairie était noire de monde. Les Framboisiens levaient le nez vers un immeuble de la grand-rue devant lequel stationnait une voiture rouge surmontée d'une échelle. Le rez-de-chaussée de l'immeuble était occupé par les locaux de la Banque Provinciale. Au premier étage se trouvaient des bureaux et au second, des locaux d'habitation. De la fumée s'élevait des fenêtres du troisième étage. « Il y a le feu là-haut ! » disait la foule, pendant qu'au premier rang des badauds, un groupe de gosses admirait l'agilité avec laquelle les pompiers grimpaient à l'échelle.

« Pourquoi ne branchent-ils pas leurs tuyaux ? » demandait une petite vieille. Un gros homme expliqua : « Ils n'en ont peut-être pas besoin. Regardez : ils montent des extincteurs. »

Effectivement, les deux pompiers faisaient l'ascension de l'échelle en portant sur leur dos des bouteilles métalliques. Ils disparurent par une fenêtre du troisième. Le gros homme ajouta :

« À mon avis, ils n'emploient pas l'eau pour ne pas abîmer le mobilier. Et je suppose que le produit qui se trouve dans leurs extincteurs est dangereux à respirer, puisqu'ils ont mis des masques. »

En effet, et cela ne manquait pas de faire une grosse impression sur la foule, les pompiers avaient le visage protégé par des masques à gaz. Comme les curieux serraient de près leur voiture et risquaient de gêner leur action, le brigadier Pivoine et le gendarme Lilas s'interposèrent. Un journaliste de *Framboisy-Presse* s'approcha d'eux en brandissant sa carte de reporter et leur demanda s'il y avait beaucoup de victimes. Le brigadier lui répondit que l'étage était probablement inhabité : il eut l'air déçu. Cependant, nos trois détectives se mêlaient à la foule. Françoise murmura à l'oreille de Ficelle :

« Toute la population de la ville est ici. Tu vas pouvoir essayer de retrouver le costume bleu et noir.

— Bonne idée ! » approuva la grande fille.

Elle se mit à inspecter les vêtements des Framboisiens avec le regard aigu d'un tailleur cherchant les défauts d'un costume de confection. Elle était en train de fourrer son nez sur la blouse bleue d'un paysan, quand une sonnerie stridente retentit. Le gendarme Lilas

retroussa sa moustache et déclara :

« C'est la sonnerie d'alarme de la banque, indubitablement ! »

L'instant d'après, la tête d'un pompier apparut à une fenêtre du premier étage. On l'entendit à travers son masque :

« Ne vous inquiétez pas, c'est un extincteur qui a heurté un fil du dispositif d'alarme. »

Le brigadier demanda :

« Faut-il prévenir le directeur de la banque ?

— Inutile de le déranger, nous allons couper le courant nous-mêmes. »

Quelques instants après, la sonnerie s'arrêta. Ficelle, qui était fatiguée d'inspecter les habits des Framboisiens, se tourna vers Françoise en s'écriant :

« Quel dommage que Fantômette ne soit pas ici ! Elle pourrait sauver les locataires s'il y en avait. Tu te souviens des enfants qu'elle a tirés du feu ?

— Oui, mais puisque l'étage est inhabité, il n'y a personne à évacuer. »

Comme elle achevait ces mots, deux pompiers reparurent au troisième étage. La foule poussa une exclamation. Ils portaient dans leurs bras une forme blanche, allongée. Ficelle s'exclama :

« Oh ! c'est un homme enveloppé dans un drap : il doit être brûlé ou asphyxié ! »

Sous les regards émus des spectateurs, les pompiers descendirent l'échelle avec précaution et étendirent la victime à l'intérieur de leur voiture, pendant que les gendarmes maintenaient les curieux à distance. Un troisième pompier descendit de l'échelle et actionna une manivelle pour la replier. Puis la voiture démarra en lançant des *pin-pon* ! assourdissants. Quelques secondes plus tard, elle disparut au bout de la rue. La foule restait en place, commentant l'événement. Le brigadier Pivoine et le gendarme Lilas firent circuler les badauds.

Parmi les centaines de personnes qui avaient assisté au sinistre, Françoise fut la seule à remarquer un fait anormal : *les pompiers étaient partis sans remporter leurs extincteurs.*

Chapitre 5

Aventures nocturnes

Fantômette jeta sur ses épaules une cape de soie noire et l'agrafa avec une boucle d'or en forme de F majuscule. Elle ajusta sur son visage un masque noir et glissa à sa ceinture une dague florentine à lame effilée.

Elle se trouvait à l'intérieur d'un garage aménagé en atelier, qu'éclairait une discrète lampe bleue. Dans un coin, un établi et de l'outillage. Dans un autre angle, un placard. Contre un mur était appuyée une bicyclette. Fantômette ouvrit le placard, en sortit un petit moteur à essence qu'elle accrocha et bloqua au guidon de la bicyclette au moyen de deux écrous. Puis elle éteignit la lumière, ouvrit la porte et enfourcha son engin ainsi transformé en motocyclette. Le moteur lança une pétarade qui bientôt se changea en un ronronnement régulier. La jeune aventurière s'engagea sur la route de Fouilly.

La nuit était noire, mais sans nuages. Le clair de lune diffusait une douce lueur sur les champs, les haies et les bosquets. L'air frais était imprégné des senteurs végétales de la campagne.

Au bout d'un moment, une silhouette plus sombre que le ciel apparut à l'horizon : la ferme du père Alfred. Fantômette coupa les gaz du moteur et arrêta son engin qu'elle dissimula en bordure de la route, derrière une haie. Elle poursuivit son chemin à pied, silencieusement. Arrivée à deux cents mètres de la ferme, elle s'immobilisa et huma l'air. Une très légère brise lui frôlait le visage.

« C'est parfait, murmura-t-elle, le vent est contre moi. Donc, le chien ne pourra pas me déceler. »

Elle quitta la route, sauta avec légèreté la barrière de bois qui fermait le verger où le prunier avait été abattu et poursuivit sa progression en modérant son allure. Elle traversa le verger et parvint à proximité d'un poulailler derrière lequel elle se dissimula. Elle n'était plus qu'à une vingtaine de mètres de la ferme.

Ses yeux, aussi perçants que ceux d'un chat, s'étaient habitués à l'obscurité. En scrutant la masse noire de la ferme, elle aperçut un tout petit point rouge qui apparaissait à une fenêtre de l'étage. De temps en temps, cette lumière brillait d'un éclat plus vif.

« Notre fermier est à son poste, en train de monter la garde, et pour passer le temps, il fume une cigarette. Ce n'est d'ailleurs pas

prudent, il risque de se faire repérer. S'il ne fumait pas, je n'aurais pu l'apercevoir. »

On eût pu croire que le fermier avait entendu l'avis de Fantômette, car au bout d'un instant la cigarette s'éteignit. Les secondes s'écoulèrent, se transformant lentement en minutes puis en quarts d'heure. Rien ne bougeait dans la ferme, ni aux alentours.

La jeune aventurière étira un bras, puis l'autre, bâilla et grogna intérieurement :

« Je serais mieux dans mon lit. Si le Hibou ne vient pas, j'aurai veillé pour rien. »

Dans le lointain, un bruit de moteur troubla le silence. Une voiture qui venait de Fouilly.

La lueur jaune des phares se rapprocha, faisant mouvoir les ombres des bouleaux qui bordaient la route. L'auto arriva au niveau de la ferme, la dépassa et s'éloigna en direction de Framboisy. Machinalement, Fantômette suivit du regard les feux de position qui disparurent lorsque le véhicule prit un tournant. Le bruit du moteur cessa.

Fantômette allait de nouveau tourner les yeux vers la ferme, quand une idée lui traversa l'esprit : *la route que suivait la voiture qui venait de passer était rigoureusement en ligne droite*. L'auto n'avait donc pu prendre de tournant ! Et si les feux n'étaient plus visibles, *c'est parce qu'on les avait éteints*. La conclusion était immédiate : la voiture s'était arrêtée.

« J'ai l'impression que nous allons avoir de la visite dans quelques minutes. »

Fantômette scruta attentivement la route. Ainsi qu'elle l'avait prévu, deux silhouettes furtives ne tardèrent pas à apparaître, qui se glissaient d'un tronc d'arbre à un autre, ou longeaient les haies en se courbant à demi. Elles suivirent le même chemin que celui pris par Fantômette. Comme elle, elles franchirent la barrière et traversèrent le verger. Elles paraissaient porter des colis ou des seaux.

Fantômette pensa :

« Si ces deux noctambules viennent par ici, nous allons pouvoir tenir une conférence à trois. » Mais les deux inconnus n'allèrent pas jusqu'au poulailler. Ils s'arrêtèrent au milieu du verger.

« Ah ! ils vont encore scier des arbres fruitiers. Cela ne me paraît guère prudent... Il n'y a pas d'orage pour couvrir les bruits de la scie. »

Les deux saboteurs avaient sans doute prévu le cas, car le matériel qu'ils avaient apporté ne semblait pas comprendre de scie. C'étaient plutôt des objets volumineux, des récipients. Les pupilles dilatées, Fantômette cherchait à comprendre quelle mystérieuse besogne accomplissaient les deux visiteurs du soir qui se penchaient sur ce qui

avait l'air d'un seau et d'un arrosoir. Avec mille précautions, elle se rapprocha, et s'étant cachée derrière le tronc d'un vieux pommier, elle put constater qu'il s'agissait effectivement d'un seau et d'un arrosoir.

Quelques instants plus tard, un des hommes se redressa et marcha lentement entre les arbres. Fantômette perçut un bruit d'eau :

« Mille diables : ils sont en train d'arroser le verger... Mais c'est une histoire de fous ! Pourquoi font-ils cela ? »

L'inconnu vida complètement son arrosoir, puis revint vers son complice qui était occupé à verser dans le seau le contenu d'un sac.

« Que contient ce sac ? On dirait du plâtre... » Le mélange de poudre et d'eau qui se trouvait dans le seau fut agité au moyen d'un bâton et transvasé dans l'arrosoir. La séance d'aspersion continua... Fantômette chercha longtemps une explication au bizarre manège des deux inconnus. Et soudain, elle comprit. Ils avaient entrepris la destruction systématique du verger. Une destruction d'autant plus efficace qu'elle était silencieuse. À quoi bon scier les arbres ? Cela fait du bruit, et c'est fatigant. Tandis qu'avec ce nouveau système...

La poudre blanche était un produit toxique, du chlorate de soude probablement, que l'on utilise comme désherbant, mais qui fait aussi bien crever les beaux arbres fruitiers ! Dans trois ou quatre jours, les pruniers, les pêchers, les abricotiers empoisonnés commenceraient à perdre leurs fleurs et leurs fruits ; leurs racines pourraient... et le verger du père Alfred ne serait bientôt plus qu'un désert.

« Il s'agit de mettre bon ordre à tout cela », se dit Fantômette. Elle décrocha de sa ceinture une lampe torche dont la lentille était entourée d'un anneau de caoutchouc qui la protégeait des chocs. Elle l'alluma et en même temps la projeta de toutes ses forces, comme une grenade, en direction des deux hommes. La lampe tournoya en traçant dans la nuit une trajectoire sinueuse et retomba dans l'herbe, aux pieds des arroseurs, en restant allumée.

Fantômette perçut une exclamation de surprise et le bruit métallique de l'arrosoir qu'on laissait choir. Immédiatement après, un éclair orangé illumina le verger, accompagné d'une forte détonation. Un claquement sec se produisit contre le tronc du pommier, à dix centimètres au-dessus de la tête de Fantômette. Elle se retourna : à quelques pas derrière elle, le fermier Alfred lui tirait dessus ! Elle bondit vers lui aussi vite qu'un guépard, releva le canon du fusil comme le second coup partait et fit un croc-en-jambe au fermier qui s'étala sur le dos en lâchant son arme que Fantômette attrapa au vol et envoya voltiger à vingt pas ! Puis sans plus s'occuper du cultivateur qui se demandait ce qui venait de lui arriver, elle s'élança à la poursuite des deux saboteurs qui s'enfuyaient à toutes jambes à travers le verger. Ils sautèrent la barrière comme des chevaux à Longchamp et galopèrent sur la route en direction de leur voiture.

Fantômette ramassa la lampe, sauta également la barrière et engagea une course au sprint avec les deux fuyards.

« Tonnerre ! Ils ont trop d'avance... ils vont arriver à leur auto avant moi ! Une seule chance de les rattraper : mon vélomoteur. »

Elle courut jusqu'à l'endroit où elle avait dissimulé son engin, l'enfourcha et donna deux ou trois tours de pédale. Le moteur toussa, cracha, hoqueta sans démarrer ; l'humidité froide de la nuit l'avait paralysé.

« Malheur ! Si ce satané machin ne veut pas partir, mes bonshommes vont s'échapper ! Ah, enfin !... »

Le moteur venait de se mettre à ronfler, Fantômette poussa un soupir de soulagement et ouvrit les gaz en grand. Elle entendit un claquement de portière qui se refermait et aperçut les feux rouges de l'auto. Elle n'était plus qu'à cent mètres du véhicule, quand le bruit du démarreur lui parvint. L'auto se mit en route avec un horrible raclement d'engrenages. Elle passa en seconde au moment où Fantômette parvenait à sa hauteur.

« Impossible de les arrêter, pensa-t-elle, mais au moins je veux voir la figure de ces individus. »

Elle eut à peine le temps de diriger sa lampe vers le visage du conducteur qui écrasa l'accélérateur... Mais ce court instant avait suffi à Fantômette pour voir que l'homme avait la tête dissimulée par une cagoule noire.

Chapitre 6

Pique-nique

Le jeudi matin, un titre énorme s'étendait sur les cinq colonnes de *Framboisy-Presse* :

UN HOLD-UP SANS PRÉCÉDENT !

Des gangsters déguisés en pompiers dévalisent une banque !

L'article était ainsi rédigé :

Hier, vers dix-neuf heures, un début d'incendie s'est déclaré dans un bâtiment de la place de la Mairie dont le rez-de-chaussée est occupé par les locaux de la Banque Provinciale. De la fumée sortait des fenêtres du troisième étage, et les pompiers, accourus aussitôt, ont maîtrisé le sinistre. Voilà du moins ce qu'ont cru les nombreux Framboisiens qui stationnaient sur la place. En fait, voici ce qui s'est passé réellement : trois audacieux gangsters, habillés en pompiers et le visage dissimulé par des masques à gaz, sont arrivés dans une camionnette qu'ils avaient peinte en rouge et à laquelle était adaptée une échelle dépliable. Cette échelle leur a permis d'atteindre les fenêtres du troisième étage. Dès qu'ils eurent pénétré dans l'immeuble, ils justifèrent leur présence en enflammant un paquet de chiffons qui brûlèrent en produisant une épaisse fumée. Cet « incendie » s'est donc produit après l'arrivée des faux pompiers, et non avant comme l'avaient cru les témoins. Les bandits descendirent au rez-de-chaussée et enfoncèrent une porte intérieure de la banque, ce qui déclencha la sonnerie d'alarme. Un des gangsters eut alors l'audace d'avertir les agents qu'il allait couper le courant. Sûrs de n'être pas dérangés, les malfaiteurs découpèrent un coffre-fort au moyen d'un chalumeau oxy-acétylénique dont les bouteilles avaient été peintes en rouge pour faire croire qu'il s'agissait d'extincteurs.

Les malfaiteurs vidèrent le coffre de son contenu – des billets de banque – qu'ils enveloppèrent dans un drap auquel ils donnèrent l'aspect d'une forme humaine. La prétendue victime de l'incendie fut descendue par l'échelle et enfournée dans la voiture. Il ne resta plus aux pompiers d'opérette qu'à prendre le large ; ce qu'ils firent, sous la protection de la gendarmerie.

On reste confondu devant l'ingéniosité et l'inferral toupet des bandits modernes ! Espérons que le commissaire Maigret, qui vient d'arriver

spécialement de Paris, mettra rapidement la main sur cette bande de malfaiteurs. Le commissaire, qui a déjà montré son intuition dans des affaires célèbres (le vol de l'Obélisque de la Concorde, retrouvé dans la forêt de Rambouillet, la substitution de la Joconde, remplacée par un Picasso, etc.), disposera d'un précieux indice : à l'intérieur du coffre-fort, les voleurs ont laissé une carte de visite sur laquelle est dessiné un hibou.

Ficelle déposa le journal sur le gazon, prit sur la petite table du jardin un verre d'orangeade, y plongea une paille et aspira le liquide en regardant passer les nuages.

« Alors, lui demanda Françoise, as-tu une opinion sur cette affaire ? En tant que présidente du FLIC, tu dois nous donner des directives. »

La grande Ficelle cessa de pomper et avoua d'un air penaud :

« Heu !... je ne sais pas par où commencer. Le diable me transforme en nénuphar aquatique si je sais ce qu'il faut faire ! Peut-être que Boulotte a une idée ? »

Les trois filles étaient assises sur des chaises en rotin, dans le jardin de Boulotte, où elles venaient de prendre le petit déjeuner. Si du moins Françoise et Ficelle avaient terminé, la grosse Boulotte, elle, continuait d'engloutir des tartines de beurre qu'elle plongeait dans un bol de café au lait qui avait à peu près les dimensions d'une petite soupière.

Sans interrompre son exercice nutritif, la grosse fille hocha la tête en faisant signe qu'elle n'avait aucune espèce d'opinion concernant le hold-up. Ficelle grogna :

« Si je t'avais demandé ton avis sur la fricassée de veau à la turque, tu aurais sûrement eu une idée. Et toi, Françoise ? »

La brunette entortilla autour d'un doigt une boucle de ses cheveux noirs.

« Moi ? Ma foi, je pense que nous avons affaire à toute une bande de pirates en terre ferme, les Hiboux, qui ont décidé de mettre à sac la région.

— Tu crois ?

— Cela me paraît assez évident. Ils ont commencé par pressurer les fermiers ou les commerçants en les obligeant à leur verser une forte cotisation. Ceux qui refusent ont aussitôt des ennuis. On met le feu à leur ferme, on brise la vitrine du magasin ou l'on y crée du scandale.

— Comment ça ?

— Oui. J'ai entendu dire que le charcutier Rillette a perdu la moitié de sa clientèle parce qu'on a fait courir le bruit qu'il mettait du cheval dans son pâté.

— Et c'est la même bande qui a volé le film de *Robin des Bois* et *Ivanhoé* ?

— Oui, ce sont eux.

— Et pourquoi ?

— Pour faire du tort au directeur du *Majes tic*. A lui aussi, la bande avait demandé de verser une cotisation et il avait sans doute refusé. Mais maintenant, ils ne se contentent plus de faire ce que les Américains appellent du racket. Ils cambriolent les banques, et cela m'étonnerait s'ils s'en tenaient là. Plus ils volent d'argent, plus il leur en faut. »

Ficelle reposa son verre et tapa la table du poing légèrement, pour ne pas se faire mal. Elle déclara avec énergie :

« Nous devons mettre fin aux activités néfastes des Hiboux !

— Néfastes.

— Quoi ?

— Aux activités néfastes.

— Si tu veux. Enfin, nous devons les arrêter.

— Bah ! Le commissaire Maigret va s'en charger.

— Peuh ! Crois-tu que nous ne puissions pas faire aussi bien que lui ? Ce n'est pas parce qu'il fume une grosse pipe qu'il a plus de flair que nous... Tiens, il y a quelqu'un en qui j'aurais beaucoup plus confiance, c'est Fantômette. Dommage que nous ne sachions pas où elle habite, nous aurions pu lui parler de cette affaire de Hiboux. Je suis sûre qu'elle aurait déjà capturé la bande. D'ailleurs, puisqu'elle semble habiter la région, c'est bien étonnant qu'elle ne se soit pas déjà occupée de ces bandits.

— Qui sait ? Peut-être que justement elle s'en occupe.

— Ah ! c'est ton opinion ?

— Pourquoi pas ? Elle doit être au courant de ce qui se passe en ville.

— Oui, bien sûr... mais... Oh ! il me vient une drôle d'idée !

— Je t'écoute.

— Si c'était Fantômette le chef des Hiboux ?

— Ah ! en effet, c'est une drôle d'idée ! Mais il m'a semblé qu'elle est plutôt du côté des honnêtes gens.

— Mais si elle a changé d'avis ?

— C'est bon pour toi, de changer d'avis toutes les cinq minutes !

— Oh ! »

Ficelle se renfroigna, mais comme effectivement elle avait les idées aussi fixes que celles d'un chat de trois mois, elle pensa soudain à autre chose.

« Dites donc, puisque nous avons toute la journée libre, nous devrions faire une petite excursion.

Avec un pique-nique ? demanda Boulotte.

— Mais oui.

— Chic ! Ça va être amusant ! On va emporter des œufs durs, du fromage, du beurre, des olives, des pommes, du raisin, du jambon...

— Tu vas l'acheter chez Rillette ? dit Ficelle.

— Oui, pourquoi ?

— Alors, ce sera du jambon de cheval, ha ! ha ! »

Mais Boulotte méprisa cette supposition. Elle demanda :

« De quel côté allons-nous aller ? Vers Fouilly ?

— Non, dit Françoise, c'est un endroit plat, sans intérêt. Allons plutôt au nord de Framboisy, dans les bois.

— Ah ! bonne idée, s'écria Ficelle, on pourra grimper aux arbres ou écouter le chant du rossignol. Et puis je vais emporter un ballon, un anneau, des raquettes, une corde à sauter, mon jeu de fléchettes, le filet à papillons...

— Tout cela ne va guère faire avancer l'enquête, observa Françoise.

— Oh ! mais je vais emporter ma loupe pour détecter des indices. Et toi, tu emportes quelque chose ?

— Oui, mon appareil photo.

— Pour quoi faire ?

— Pour photographier les indices que tu vas découvrir avec ta loupe. »

*

* *

« Il reste un œuf dur ; qui le veut ? demanda Ficelle.

— Moi, dit Boulotte.

— Mais tu en as déjà mangé trois !

— Ça ne fait rien, donne-le-moi tout de même. C'est bon, les œufs. Et puis ça fait maigrir. »

Les trois filles s'étaient installées dans une clairière, au milieu des bois. Le soleil avait eu la bonne idée de montrer sa figure ronde et vermeille que l'on pouvait apercevoir à travers les feuillages des arbres. Des oiseaux de toutes espèces, que Ficelle baptisait invariablement rossignols, gazouillaient dans les branches.

Assise sur une pierre, Boulotte dévorait le contenu d'un panier. Ficelle pelait une pêche en faisant dégouliner le jus sur ses doigts. Françoise s'était allongée dans l'herbe et contemplait les frondaisons en mâchonnant la tige d'une pâquerette.

Tout en poursuivant ses tentatives d'épluchage, Ficelle exposa une idée qui venait de jaillir dans son cerveau.

« Je pense à une chose. Le Hibou a ordonné au fermier Alfred d'envoyer sa cotisation chez maître Lefol. Donc, celui-ci connaît certainement l'identité des bandits. Et nous pourrions la lui demander ?

— Tu oublies, dit Françoise, qu'il est lié par le secret professionnel. Il ne doit pas raconter à n'importe qui les affaires de ses clients. D'autre part, rien ne prouve qu'il soit au courant des activités du

Hibou. On lui fait parvenir de l'argent, mais il ignore peut-être que cet argent a été obtenu sous la menace.

— Alors, le plus simple est que nous mettions la main sur le Hibou.

— Bien sûr. Et je ne doute pas que grâce à ton flair proverbial, nous n'y parvenions dans les délais les plus brefs. »

La grande Ficelle ne perçut pas toute l'ironie que contenaient les paroles de Françoise. Elle conclut simplement que son amie avait le jugement très sûr.

Le déjeuner fut suivi d'une petite sieste, puis les trois filles s'adonnèrent aux joies de la promenade en forêt. Françoise cueillait des petites fleurs, Boulotte rafraîchissait son visage en agitant un éventail formé d'une grande feuille de « rhubarbe à lapins ». Quant à Ficelle, elle levait les yeux pour tâcher d'apercevoir des rossignols.

« Si j'essayais de monter à un arbre, je pourrais peut-être en attraper un ?

— Bonne idée, approuva Françoise. Tu ne risques guère que de te casser deux ou trois jambes.

— Tu crois ? Bah ! je verrai bien... »

Elle choisit un arbre assez mince en haut duquel sifflait un rossignol qui ressemblait à un merle.

Elle agrippa le tronc, s'accrocha aux aspérités, cria « Ho, hisse ! » pour s'aider, et parvint tant bien que mal à la première branche. Ensuite, ce fut plus facile. Elle grimpa sur la deuxième, la troisième, et ainsi de suite jusqu'à l'endroit où était l'oiseau.

Où *était*. Car le gracieux volatile, se rendant compte qu'une intruse s'intéressait un peu trop à lui, venait de prendre son vol. Ficelle en fut très étonnée.

« Pourtant je ne voulais pas le manger... Je l'aurais simplement emporté à la maison. Il m'aurait servi de réveille-matin... C'est bête, ça ! Enfin, je n'ai plus qu'à redescendre... »

Elle allait le faire, lorsqu'en regardant aux alentours pour voir si un autre oiseau ne s'était pas perché sur un arbre voisin, elle entrevit à quelque distance un objet rouge. Un objet qui paraissait se trouver au milieu d'un chemin forestier.

« Quel est donc ce machin rouge ? Sapristi ! Mais on dirait... Pas possible !... ce serait magnifique... descendons en vitesse ! »

Elle dégringola de l'arbre avec une telle précipitation que ses amies crurent qu'elle avait perdu l'équilibre.

Françoise demanda :

« Que t'arrive-t-il ? Tu es bien pressée de revenir à terre ! Pourtant l'air des altitudes est très sain... »

— Ah ! il s'agit bien d'air ! Vous ne savez pas ce que je viens d'apercevoir ?

— Non. Un nid de pie ?

— Pas du tout ! Venez avec moi, c'est urgent ! »

Intriguées, Françoise et Boulotte suivirent la grande Ficelle qui s'éloignait au pas gymnastique.

« Pas si vite ! s'écria Boulotte, je suis en pleine digestion ! »

Mais Ficelle ne l'écoutait pas. Arrivée sur le chemin forestier, elle s'arrêta, se planta et tendit le bras en lançant une exclamation de triomphe :

« Regardez ce que j'ai découvert de mon perchoir ! »

Une camionnette rouge, surmontée d'une échelle, stationnait au milieu du chemin.

« La voiture des pompiers ! Ou plutôt des escrocs. Tout à l'heure on parlait de mon flair... Eh bien, avouez que j'en ai, du flair ! »

Françoise émit un petit sifflement qui indiqua qu'elle s'intéressait vivement à la trouvaille de son amie.

« Décidément, ma chère Ficelle, tu as l'étoffe d'un bon détective. D'abord le bout de fil bleu et noir ; maintenant cette pièce à conviction.

— Et elle est de taille !

— En effet. »

Les trois filles s'approchèrent du véhicule et commencèrent à le regarder sur toutes les coutures. C'était une camionnette à cabine avancée, en tôle ondulée, sur laquelle on avait boulonné une échelle coulissante qu'une manivelle permettait de redresser. Françoise examina le mécanisme de très près, palpa les boulons et la manivelle. Puis elle flaira la surface de la tôle.

« Cette peinture est récente. On l'a passée au pistolet. »

Elle jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur du véhicule, ressortit et alla s'asseoir au pied d'un arbre. Au contraire, Ficelle et Boulotte visitèrent la camionnette minutieusement, dans l'espoir de découvrir de nouveaux indices. Mais elle avait été soigneusement vidée. Ficelle soupira :

« Pas le moindre mégot ! Pas le plus petit bouton de col ! »

Elle se mettait à genoux, se courbait en avant, le nez à dix centimètres du plancher dont elle explorait chaque centimètre carré avec sa loupe. Elle scruta les parois, les sièges, le volant, le vide-poches.

« Rien ! C'est rageant ! »

Elle sortit de la camionnette et constata que Françoise se désintéressait totalement des recherches, se contentant d'observer d'un œil indifférent le remue-ménage de ses amies.

La grande fille s'indigna :

« Comment, nous faisons tout le travail et tu restes là, à mordiller des brins d'herbe ! Tu pourrais nous donner un coup de main ! »

La brunette sourit :

« C'est inutile, puisque tu es très qualifiée pour ce genre d'enquête. Je suis certaine que tu n'as pas besoin de moi.

— Mais si ! Je n'arrive pas à trouver d'indices !

— Tu as tout vu en détail ?

— Oui, tout !

— C'est certain ?

— C'est absolument sûr ! »

Françoise hocha la tête.

« Tu n'as pas regardé les pédales. »

Ficelle poussa une exclamation et fit précipitamment demi-tour. Elle monta dans la camionnette, se pencha vers les pédales et s'écria :

« Ça y est, ça y est ! C'est plein d'indices ! »

Elle ressortit en pointant un index en avant.

« Regardez ! »

Au bout de son doigt, il y avait un peu de terre glaise verdâtre.

« Bravo ! dit Françoise, voilà enfin une découverte.

— Tu crois ? demanda Ficelle avec ravissement.

— Oui ; c'est la première indication vraiment sérieuse. »

Boulotte ouvrait des yeux ronds.

« Je ne vois qu'un bout de terre glaise...

— C'en est, dit Françoise. C'est même une variété que l'on appelle marne à gypse ou marne verte.

— Je ne vois pas en quoi cela peut nous servir ?

— Oh ! si. Le seul endroit où l'on trouve de la marne verte à la surface du sol, c'est au bord de l'Ondine, à deux kilomètres en amont de la ville, près du vieux moulin à eau.

— Alors ?

— Alors, cela nous prouve que les faux pompiers ont marché à cet endroit-là. Rappelez-vous l'orage qui s'est produit il y a deux nuits. Le sol a été détrempé et la terre glaise doit former une jolie bouillie. En revenant du hold-up, les Hiboux ont piétiné dans cette glaise, et celui qui conduisait la camionnette a essuyé ses semelles sur les pédales.

— Alors les gangsters se sont arrêtés près du vieux moulin ?

— Évidemment. Ensuite, l'un d'eux est venu abandonner le véhicule dans ce bois.

— Mais qu'ont-ils donc fait près du moulin ? »

Françoise eut un geste vague :

« Je ne le sais pas au juste, mais on peut supposer qu'ils y ont partagé le butin. »

Ficelle se grattait le nez, signe de réflexion profonde.

« Et si nous allions jeter un coup d'œil à cet endroit-là ?

— J'allais vous le proposer. »

Enthousiasmée par la découverte de cette nouvelle piste, Ficelle se mit en route à toute allure, distançant rapidement Boulotte qui

s'essoufflait et Françoise qui flânait nonchalamment. Un quart d'heure plus tard, la grande fille arrivait au bord de l'Ondine, paisible rivière qui arrosait Framboisy. Elle longea la berge en remontant le cours d'eau jusqu'à l'endroit où était installé un antique moulin dont la roue en bois tournait lentement en barbotant dans l'eau.

C'est dans ce moulin que l'on écrasait jadis les grains de blé pour en extraire la farine. Mais les minoteries modernes avaient réduit le moulin à n'être plus qu'une attraction pour les pêcheurs du dimanche. C'était une bâtisse carrée, de pierres grises, recouverte d'un toit quelque peu transformé en passoire. Pour y accéder, il fallait traverser une étendue de terre verte qui s'étalait sur une dizaine de mètres : la fameuse marne qui avait adhéré aux semelles des bandits.

Ficelle n'osa pas s'avancer à travers la glaise. Elle resta au bord, attendant l'arrivée de ses amies. Françoise et Boulotte la trouvèrent accroupie, examinant à la loupe des traces de pneus.

« Venez voir ! J'ai encore trouvé des indices : l'empreinte des roues de la camionnette.

— C'est parfait, dit Françoise, voilà qui confirme nos déductions. Sauf erreur, c'est dans ce moulin que se réunissent les Hiboux.

— J'ai bien envie d'aller jeter un coup d'œil à l'intérieur. Seulement, je ne veux pas patauger dans cette bouillasse ! Comment faire ? Ah ! si j'avais des ailes comme les rossignols, j'irais en volant.

— À défaut de voie terrestre ou aérienne, nous pouvons prendre la voie marine.

— Comment ça ?

— Sur l'Ondine. Il doit y avoir une ouverture dans la façade du moulin qui donne sur la rivière, du côté où se trouve la roue. En venant ici, j'ai remarqué une barque près d'un bouquet de roseaux.

— Ah ! très bien ! Et il y a des rames ?

— Non, mais je pense qu'avec des perches...

— C'est une idée éblouissante ! »

Les trois filles redescendirent le long de la berge jusqu'à l'emplacement où était amarrée une barque qui devait appartenir à quelque pêcheur.

Boulotte s'inquiéta :

« Et si le propriétaire vient par ici ?

— Nous n'en aurons pas pour longtemps, dit Françoise. Nous ne ferons qu'aller et venir. »

Françoise choisit trois roseaux longs et de gros diamètre qu'elle tailla avec son canif dont la lame était particulièrement bien aiguisée. Elle s'assura que ces perches improvisées étaient suffisamment longues pour atteindre le fond de la rivière d'ailleurs peu profonde sur les bords, puis elle embarqua. Boulotte suivit le mouvement en manquant de faire chavirer la barque sous son poids. Ficelle, qui était moitié sur

le talus, moitié sur le bateau, faillit piquer une tête dans l'Ondine. Elle se cramponna à Françoise en plongeant une jambe dans l'eau.

« Ouin ! J'ai mon pied mouillé ! Je vais m'enrhumer !

— C'est quel pied ? demanda Françoise.

— Le droit.

— Alors, tu ne risques rien ! On ne s'enrhume que du pied gauche.

— Tu crois ?

— Évidemment. C'est bien connu. »

Rassurée, la grande Ficelle ne s'occupa plus du pied mouillé et s'appliqua à manœuvrer la perche de son mieux. Après quelques tentatives infructueuses qui se soldèrent par un accroc à la robe de Boulotte, elle parvint à la manier d'une façon à peu près inoffensive, sinon efficace. Tant bien que mal, la barque remonta le courant en direction du moulin. Les filles purent alors distinguer, à côté de la roue, une fenêtre qui s'ouvrait sur l'Ondine.

« Ah ! dit Ficelle, Françoise avait raison. Il y a une ouverture dans cette façade. Nous allons peut-être pouvoir passer par là. Encore un petit effort. »

La barque se rapprocha lentement du moulin. Il s'agissait de ne pas se heurter contre les aubes de la roue. Les derniers mètres furent parcourus avec prudence. L'embarcation vint se ranger contre la pierre du bâtiment, juste sous la fenêtre et à deux mètres environ des palettes qui montaient et descendaient en clapotant. Ficelle se mit debout et s'accrocha au rebord de l'ouverture qui était au niveau de son nez. Elle se dressa sur la pointe des pieds et tenta de regarder à travers des carreaux poussiéreux. Mais cette poussière devait être particulièrement épaisse, car elle ne put rien distinguer de ce qu'il y avait à l'intérieur du bâtiment. Françoise leva les yeux. Tout en haut de la fenêtre se trouvait une petite imposte fermée par un grillage. En se mettant debout sur l'appui, il devait être possible de glisser un regard à travers le grillage.

« Je vais grimper ! » décida Ficelle.

Aidée par Françoise, elle fit un rétablissement assez acrobatique qui l'amena sur le rebord de pierre où elle se retrouva à quatre pattes. Il ne lui restait plus qu'à se mettre debout. Elle se releva en s'appuyant contre la fenêtre.

Il se produisit alors un fait totalement imprévu : la fenêtre s'ouvrit soudain. La grande fille plongea dans l'intérieur de la bâtisse en poussant un cri de terreur. A peine eut-elle disparu que Françoise bondit sur le rebord de la fenêtre et sauta à son tour dans le moulin. Assise sur le plancher, Ficelle comptait ses côtes et se tâtait bras et jambes pour vérifier que tout était en place. Elle grogna :

« Mais que s'est-il passé ?

— La fenêtre s'est ouverte, tout simplement. Les battants n'étaient

que poussés.

— Eh bien, le propriétaire aurait pu prévenir !

— Tu ne t'es rien cassé ?

— Non, ça ira. Boulotte vient-elle ?

— Il faut qu'elle reste dans la barque pour la maintenir, sans quoi le courant l'emporterait. »

Tout en disant ces mots, Françoise regardait autour d'elle. L'intérieur du moulin ne formait qu'une seule pièce, aux murs de pierre nus. Les poutres qui soutenaient le toit semblaient être le lieu de séjour idéal d'une charmante collection d'araignées qui s'accommodaient fort bien des odeurs de moisissure qui flottaient dans l'air. Mais ce qui attirait l'attention, ce n'étaient pas les araignées, c'était un spectacle inattendu dans ce moulin abandonné depuis près d'un siècle : celui de la meule *qui tournait*.

Lentement, comme un rouleau compresseur, un gros cylindre en grès se mouvait en rond sur un socle de pierre avec un crissement doux. Il recevait l'énergie de la roue à palettes par l'intermédiaire d'un engrenage.

« Bizarre, murmura Françoise, ces pièces mécaniques devraient être rouillées depuis des années. Or le métal est brillant, les roues dentées sont bien huilées... Cet engin est en parfait état de fonctionnement. Mais il ne moud que du vide !

— Et tout ça, demanda Ficelle, à quoi ça peut bien servir ? »

Dans la partie de la pièce qui n'était pas occupée par la meule, où l'on devait jadis entasser les sacs de farine, trois bancs de bois étaient alignés devant une estrade surmontée d'une table.

« On dirait une salle de classe, remarqua Ficelle.

— Ou tout simplement une salle de réunion, dit Françoise. Voici une nouvelle confirmation de nos théories. C'est bien ici que se réunissent les Hiboux.

— Alors, je vais pouvoir chercher des indices. »

Ficelle recommença la séance qu'elle avait faite dans la camionnette, furetant, se levant, se baissant, examinant à la loupe chaque banc, chaque lame de plancher. Au bout d'un long moment elle se releva, l'air déçu.

« Rien. Pas de nouvelle pièce à conviction.

— Dommage. Enfin, nous savons que les Hiboux viennent ici. C'est déjà beaucoup.

— C'est vrai, approuva Ficelle. Voilà tout de même un beau résultat. Le FLIC est décidément un club de grands détectives ! Nous sommes encore plus habiles que la fameuse Fantômette ! Ah ! si elle pouvait nous voir, elle crèverait de jalousie !

— Sûrement !

— Crois-tu qu'elle s'occupe des Hiboux ?

— Ce n'est pas impossible.

— Dans ce cas, nous serions trois concurrents sur cette affaire. Elle, le commissaire Maigret et notre club. Mais nous serons certainement les premières à capturer les bandits. Nos investigations sont bien avancées !

— Investigations.

— Ah ! c'est comme ça qu'on dit ? Eh bien, nous avons de l'avance. Il ne nous reste plus qu'à connaître le moment où se réunissent les Hiboux et à les capturer...

— Mais, dit Boulotte qui parlait à travers la fenêtre, comment saurons-nous si les bandits vont revenir ici ? Nous ne pouvons pas les attendre indéfiniment.

— Évidemment. A ton avis, Françoise, quand vont-ils venir, ces vilains oiseaux ? »

La brunette tapota distraitement le dessus du bureau.

« Quand ?

— Oui. »

Elle réfléchit pendant quelques instants, puis répondit nettement :

« Cette nuit.

— Vraiment ? Et pourquoi ?

— Parce que les Hiboux sont en pleine activité. Au début, ils se contentaient des cotisations, mais c'est devenu insuffisant. Leur chef a sans doute donné l'ordre d'organiser une série d'opérations de grande envergure, dont la plus spectaculaire est le cambriolage de la banque. Donc, ils doivent nécessairement se réunir pour combiner de nouveaux plans, faire leurs comptes, donner ou recevoir des ordres, préparer d'autres cambriolages. Tout ce travail doit exiger des réunions fréquentes, et comme nous pouvons constater que le jour ils ne sont pas ici, c'est qu'ils y viennent la nuit. C'est évident, c'est mathématique.

— Alors, si nous surveillons le moulin cette nuit, nous aurons des chances de les voir ?

— Probablement. »

Ficelle se frotta les mains de jubilation :

« Alors, nous allons revenir ici cette nuit ! Tu es d'accord, Boulotte ?

— Heu... oui...

— Bon, très bien ! Nous allons contempler ces bandits en chair et en os. Ce sera très dangereux... J'en tremble déjà de peur !... C'est merveilleux ! »

Sur cette agréable perspective, les filles remontèrent dans la barque et rentrèrent à Framboisy.

Chapitre 7

Les Hiboux

La nuit était noire, mais le mince croissant blanc d'un premier quartier de lune, joint à quelques étoiles bien astiquées, suffisait à dessiner les contours de la barque.

« Laissons les vélos ici, dit Françoise, et embarquons. »

Après le repas du soir, les trois filles étaient montées à bicyclette pour revenir en amont de l'Ondine, jusqu'aux roseaux où elles avaient laissé le bateau après leur visite au moulin. Françoise alluma une lampe électrique pour faciliter l'embarquement de ses amies. Dès que l'opération fut terminée, elle éteignit. Les membres du Framboisy Limiers Club prirent en main les perches de bambou et commencèrent leur navigation nocturne, dans un silence complet. Neuf heures sonnaient dans le lointain, au clocher de Framboisy. Exceptionnellement, la bavarde Ficelle se taisait, impressionnée par la perspective de se trouver en présence des bandits qui mettaient à sac la région. Elle lançait des regards furtifs à Boulotte qui mastiquait des caramels mous et à Françoise qui observait avec attention les rives de l'Ondine. La barque glissait régulièrement, sans à-coups, les trois navigatrices commençant déjà à manier les perches avec l'aisance des gondoliers vénitiens. Bientôt, le glouglou de la roue à aubes se fit entendre, puis on put apercevoir la masse grisâtre du moulin. Au milieu de cette masse, la fenêtre formait un rectangle jaunâtre. Un sourire se dessina sur les lèvres de Françoise. Elle murmura :

« Les Hiboux sont au rendez-vous. »

Ficelle cessa un instant de propulser la barque. Elle regarda également la fenêtre.

« Heu !... il vaudrait peut-être mieux faire demi-tour ? dit-elle à voix basse.

— Comment, demanda Françoise, tu as peur ?

— Non, ce n'est pas que j'aie peur, mais je ne suis pas très rassurée...

— Imagine-toi que tu es Fantômette, ça te donnera du courage. »

La barque s'approcha du moulin et, comme la première fois, vint se placer juste sous la fenêtre dont la croisée était entrouverte. Les trois jeunes détectives se mirent debout, s'accrochèrent à l'appui et glissèrent leur regard vers l'intérieur du moulin. Alors, elles purent

voir un étonnant spectacle.

Aux murs de la pièce étaient fixés des flambeaux de résine qui projetaient des lueurs dansantes et fumeuses sur une étrange assistance. Les trois bancs étaient occupés par une douzaine de personnages entièrement revêtus d'une longue robe noire et dont la tête disparaissait sous de hautes cagoules pointues. Ils ressemblaient à ces pénitents religieux qui vont en procession, un cierge à la main. Chacun des bandits portait sur la poitrine le dessin d'un hibou blanc, au centre duquel était inscrit un numéro. Ils étaient immobiles, silencieux. Sur l'estrade, de part et d'autre de la table, deux autres cagouleurs se tenaient debout. Ils portaient les numéros 2 et 3. Derrière la table était assis celui qui devait être le chef de l'étrange confrérie, marqué du numéro 1.

Au pied de l'estrade, un homme occupait une chaise à laquelle il était attaché par des courroies. Le bas de son visage disparaissait sous un bâillon en pointe.

Ficelle étouffa une exclamation et poussa Françoise du coude.

« C'est le fermier Alfred !

— Chut ! »

Mais ce qui donnait à cette assemblée de fantômes un caractère tragique, ce qui fit frémir les trois filles, c'était la meule qui tournait inlassablement sur le socle de pierre barbouillé *d'un liquide rouge*.

« Mon Dieu ! souffla Ficelle, *qu'ont-ils écrasé sous la meule ?* »

Le Hibou n°2 examina l'assistance en s'assurant qu'on allait l'écouter avec attention, puis il prononça ces paroles :

« Chers confrères, nous sommes réunis ce soir pour accomplir différentes tâches dont nous verrons le détail dans un moment. Pour l'instant, un travail urgent nous attend. »

Il descendit de l'estrade et vint se placer à côté du père Alfred.

« Vous avez devant vous, mes chers confrères, un cultivateur de la région. Un de ces gros fermiers qui se plaignent toujours de la sécheresse qui brûle leurs blés ou de l'eau qui noie leurs vignes, qui pleurent quand la récolte est mauvaise et gémissent quand elle est trop abondante. Mais qui entassent chaque année un nombre respectable de billets de mille... »

Il marqua une pause. Le silence ne fut plus troublé que par le clapotis de l'eau contre les palettes de la roue, et le sinistre cheminement de la meule sur la pierre tachée de rouge. Le Hibou n°2 reprit :

« Pour témoigner à cet homme l'intérêt que nous lui portons, nous avons décidé de le faire entrer dans notre confrérie, moyennant une modeste cotisation. Il a refusé. »

Un murmure désapprobateur parcourut l'assistance.

« Il a refusé en négligeant de verser la modique somme que nous

lui demandions. Nous lui avons envoyé un premier avertissement dont il n'a pas tenu compte. Pour lui donner une leçon, nous avons scié un de ses arbres fruitiers. Mais cela n'a pas suffi et nous avons été contraints de détruire son verger. Or il paraît que notre homme est entêté, puisqu'il n'a toujours pas réglé sa cotisation. »

Les filles regardaient de tous leurs yeux, écoutaient de toutes leurs oreilles. Et c'était une chose bizarre que ces mots qui sortaient d'une cagoule sans qu'on pût voir quelles lèvres les prononçaient.

« Nous avons fixé la cotisation à un montant raisonnable, mais comme cet homme, par sa mauvaise volonté, nous porte préjudice, nous allons tripler la somme. »

Le N°2 se pencha vers le fermier et dit : « Vous avez entendu, cher monsieur Alfred ? Nous allons vous détacher et vous allez nous signer un chèque immédiatement. » Le captif secoua énergiquement la tête. « Non ? Vous ne voulez pas ? » Le fermier continua de protester muettement avec la tête, son bâillon l'empêchant de prononcer la moindre parole.

Le N°2 leva les bras à demi et déclara d'une voix triste :

« Je suis désolé. Votre stupide obstination va nous contraindre à vous appliquer le traitement qu'a subi cette nuit un autre cultivateur qui, comme vous, avait refusé de payer sa quote-part. »

Et d'un geste large, le Hibou désigna la sinistre meule. Le fermier regarda dans la direction qu'indiquait le bandit. Ses yeux s'arrondirent d'épouvante.

« Oh ! ça devient sérieux ! » murmura Ficelle.

Le malfaiteur se tourna vers le N°1 et demanda :

« Grand Hibou, appliquons-nous à cet homme *l'opération de la meule* ? »

Le N°1, sans prononcer une parole, inclina la tête pour marquer son assentiment. Aussitôt, deux des bandits se levèrent de leur banc, saisirent la chaise sur laquelle était le père Alfred et soulevèrent le tout pour le porter jusqu'à la meule.

« Très bien, dit le N°1, vous allez lui poser la tête sur le socle.

— Mille diables, balbutia Ficelle, ils vont l'assassiner ! »

Françoise lui serra le bras en murmurant :

« Tais-toi ! Le fermier ne risque rien du tout !

— Mais... mais...

— Regarde ! »

L'homme s'agitait, se débattait de toutes ses forces en roulant des yeux épouvantés. Le Grand Hibou leva le bras. Les deux bourreaux s'immobilisèrent. Le Hibou n°2 se pencha sur le cultivateur et lui demanda :

« Etes-vous disposé à signer ce chèque ? » Le malheureux agita la tête affirmativement. « Est-ce bien sûr ? » Nouvelle affirmation.

« Vous êtes donc prêt à entrer dans notre confrérie, à obéir aveuglément aux ordres donnés par le Grand Hibou ? »

Le père Alfred remuait frénétiquement la tête de haut en bas et de bas en haut pour manifester son adhésion. Le N°2 se redressa : « Détachez-le ! »

Les deux aides s'empressèrent. Le cultivateur fut débarrassé de ses liens et on lui présenta son propre carnet de chèques qu'il signa avec empressement. Puis le N°2 remonta sur l'estrade et déclara :

« Mes chers confrères, notre néophyte vient de payer sa cotisation ; il est donc des nôtres et peut dès à présent revêtir l'habit de notre association. »

Le Grand Hibou se leva. Malgré son nom, il était de taille assez petite. Il décrocha une robe que soutenait un clou planté à côté d'un flambeau, la fit revêtir par le cultivateur, lui cacha la tête sous une cagoule qui portait le n°15. Puis il le prit par la manche, l'amena jusqu'à une place libre et lui fit signe de s'asseoir sur le banc. Après quoi, il revint derrière sa table. La cérémonie était terminée.

« Sapristi ! grogna Françoise entre ses dents, ils ont une manière efficace pour recruter de nouveaux adhérents ! S'ils appliquent ce système à tous les Framboisiens, ils seront bientôt plusieurs milliers ! »

Le Hibou n°2, qui semblait faire office de secrétaire général, consulta divers papiers puis annonça :

« Mes chers confrères, nous allons préparer les opérations pour la journée de demain vendredi. Ainsi que nous l'avons prévu lors de notre dernière rencontre, nous allons nous occuper de l'éléphant. L'opération se déroulera en deux temps. Premièrement, les Hiboux n°4, 5 et 6 se rendront au point B. Je n'ai pas besoin de vous rappeler où se trouve le point B ? » Hochements de têtes approuvateurs clans l'assistance.

« L'opération débutera demain matin à 10 h 17. Les Hiboux 7, 8, 9 et 10 entreront en action pour attaquer l'éléphant. Ils seront protégés par les numéros 11 et 12 qui se posteront au point C et ne le quitteront que lorsque les premiers auront terminé. Nous ne devrions pas avoir de difficultés. »

Il se tourna vers le côté du banc où était assis le cultivateur.

« Puisque nous comptons parmi notre assemblée un nouveau membre, nous allons lui faire l'honneur de le désigner pour provoquer l'explosion. C'est lui qui appuiera sur la poignée de l'exploseur. Quelqu'un a-t-il une question à poser ? Non ? Bien. Demain, nous fixerons les détails des travaux du samedi. La séance est levée ! »

Les Hiboux quittèrent la salle en emportant les flambeaux qu'ils éteignirent dès qu'ils furent au-dehors. Le Grand Hibou sortit en dernier, après s'être assuré d'un coup d'œil qu'il ne restait rien de compromettant. Il referma derrière lui la porte de la bâtisse. Quelques

instants plus tard, des bruits de moteur se firent entendre : les Hiboux repartaient en voiture.

« Qu'allons-nous faire, demanda Ficelle, nous les suivons ? »

Françoise hocha la tête :

« Tu n'as pas la prétention de courir après des autos ? »

Elle fit un rétablissement sur l'appui de la fenêtre, alluma sa lampe et sauta à l'intérieur du bâtiment. Ficelle demanda :

« Que veux-tu faire ? chercher des indices ? Ils n'ont rien laissé derrière eux... »

— Je veux simplement faire une petite vérification. »

Elle était penchée sur le socle de la meule et trempait un doigt dans le sang qui la maculait. Elle s'essuya avec son mouchoir et sourit.

« C'est bien ce que je pensais. J'avais raison en te disant qu'Alfred ne risquait rien. »

— Pourquoi ?

— C'est de l'encre rouge. Tout comme celle dont se sert Mlle Bigoudi pour inscrire des zéros sur tes cahiers.

— Ah ? Mais pourquoi avoir mis cette encre sur la meule ?

Pour impressionner le fermier. Quand le Hibou a dit qu'ils avaient écrasé un cultivateur la nuit dernière, j'ai compris aussitôt que c'était du bluff, puisque nous étions venues nous-mêmes dans l'après-midi, et que la meule était intacte. Seulement, avec ce petit truc, les nouveaux venus ont une frousse intense et les Hiboux leur font faire ce qu'ils veulent.

— Oui, ils leur font signer des chèques !

— Voilà. »

Françoise remonta dans la barque et s'empara d'une perche.

« Où allons-nous maintenant ? demanda Boulotte. »

— Nous allons nous coucher. »

Ficelle protesta :

« Comment, tu parles d'aller te coucher, alors que demain les Hiboux vont attaquer un éléphant ? »

Françoise haussa les épaules.

« Sais-tu qui est cet éléphant, et où sont les points B et C ? »

— Non...

— Alors, que veux-tu faire ?

— Mais... Je ne sais pas, moi... Avertir le commissaire Maignolet...

— Si le commissaire entend au bout du fil une voix lui annonçant qu'un hibou attaquera un éléphant demain à 10 h 17, il raccrochera en se demandant s'il a affaire à une folle !

— Heu !... Oui, évidemment. »

Ficelle plongea sa perche dans l'eau en soupirant :

« Quel dommage que Fantômette ne fasse pas partie de notre club. Je suis sûre qu'elle devinerait ce qu'est cette histoire d'éléphant ! »

Chapitre 8

L'éléphant de 10 h 17

Le commissaire Maigret cala une longue pipe entre ses dents, repoussa son chapeau en arrière et entra dans la gendarmerie de Framboisy, salué par le brigadier Pivoine.

« Alors, brigadier, rien de nouveau ?

— Si, monsieur le commissaire. Un coup de téléphone.

— De qui ?

— De cette fameuse aventurière qui se fait appeler Fantômette.

— Fantômette ? N'est-ce pas cette jeune fille qui vous avait permis d'arrêter une bande d'espions internationaux ?

— En effet, c'est elle.

— Et que vous a-t-elle dit ?

— Quelque chose que moi, tout brigadier que je suis, je trouve un peu fort de café !

— Qu'est-ce donc, mon ami ?

— *"Les Hiboux vont attaquer l'express qui passe à Framboisy à 10 h 17."*

— Comment ? attaquer un train ?... Nom d'une pipe, ils se croient donc au Far West !

— Apparemment, monsieur le commissaire. Après la banque, le train. Après le train, qui sait à quoi ils vont s'en prendre !

— À rien. Nous allons mettre fin à leur petit jeu.

— Péremptoirement ! affirma le gendarme Lilas qui n'avait encore rien dit.

— Et à quel endroit l'attaque doit-elle se produire ? Fantômette vous l'a dit ?

— Elle n'en est pas absolument certaine, mais elle croit avoir deviné que l'opération va se faire avant que le train n'entre en gare. À trois kilomètres en avant de Framboisy, la voie ferrée forme un coude qui traverse un petit bois. Les trains réduisent leur vitesse pour prendre cette courbe. Elle a supposé que les Hiboux vont se poster dans le bois.

— La déduction me paraît logique. Vous avez une carte de la région ?

— Il y en a une accrochée au mur, juste devant votre nez, monsieur le commissaire.

— Ah ! c'est exact. »

Le commissaire Maigret examina la carte.

« En effet, il y a un petit bois à trois kilomètres à l'est de la ville... le long duquel passe la route départementale... Bien.

« Nous allons intervenir au dernier moment, juste avant qu'ils ne déclenchent l'attaque... Mais il y a une chose que j'aimerais savoir... C'est comment ils vont s'y prendre pour arrêter le train ?

— Ah ! j'oubliais de vous dire : Fantômette a parlé d'une explosion.

— Je vois. C'est le coup classique des bandits du Texas. On fait sauter les rails à quelques centaines de mètres en avant du convoi. »

Il se frotta les mains.

« Eh bien, tout ceci se présente merveilleusement. À 10 h 15, nos cars de police arriveront par la départementale et débarqueront des hommes qui se dissimuleront derrière les arbres, s'approcheront discrètement et sauteront sur ces forbans. Compris ?

— Compris, monsieur le commissaire. Je vais subséquemment donner des ordres. »

Le commissaire bourra sa pipe et l'alluma avec une vive satisfaction. S'il menait à bien cette affaire – et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? – sa renommée et son prestige ne pourraient que s'accroître.

Indubitablement.

*

* *

« Reprenons notre étude de *L'Avare*. Nous en étions restées la dernière fois au passage où Harpagon ordonne à Dame Claude de nettoyer les meubles, mais de ne pas frotter trop fort pour ne pas les user. Il va maintenant s'adresser à Maître Jacques, qui est à la fois son cocher et son cuisinier... »

Françoise regarda sa montre : 10 h 14. Si le commissaire n'arrivait pas à temps pour empêcher l'explosion, elle se produirait dans trois minutes. Les fenêtres de la salle de classe, orientées vers l'est, étaient ouvertes ; la détonation s'entendrait nettement.

« Harpagon demande à son cuisinier s'il fera bonne chère, c'est-à-dire s'il préparera un bon repas. Maître Jacques répond que oui, à condition qu'on lui donne beaucoup d'argent. Evidemment, cette réponse déplaît à Harpagon, qui se met en colère dès qu'il est question de faire des dépenses... »

L'institutrice s'interrompt et demanda d'une voix sévère :

« Mademoiselle Françoise Dupont, pourquoi regardez-vous constamment votre montre ? Etes-vous donc si pressée de vous rendre en récréation ? »

Françoise se garda bien de répondre. Mlle Bigoudi reprit son cours : « L'intendant Valère intervient, et cite un proverbe qui plaît

beaucoup à Harpagon : « "Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger." »

Plus que deux minutes. Comment le commissaire Maigrelet allait-il s'y prendre pour capturer la bande ? Avait-il encerclé le bois ? Avait-il prévenu la compagnie de chemin de fer pour qu'on fasse monter des policiers dans le train ?

« ... et il recommande à Maître Jacques de servir au début du repas des mets dont on mange peu et qui rassasient tout d'abord, c'est-à-dire des plats bourratifs... » Plus qu'une minute.

« Mademoiselle Dupont, voulez-vous répéter ce que je viens de dire ? » Silence.

« Je trouve que depuis quelque temps vous prêtez peu d'attention à ce qui se passe en classe. Si vous continuez de la sorte, vous perdrez votre place de première ! Je disais donc que l'avare recommande à son cuisinier de ne préparer un repas que pour huit personnes, bien que les convives soient dix. Il déclare : « "Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix." »

10 h 15 ! La voie allait peut-être sauter d'une seconde à l'autre.

« ... c'est encore un trait qui nous montre sa profonde avarice... »

Du côté de la gare, il y eut un coup de sifflet annonçant l'arrivée d'un train... 10 h 18... 19... 20...

L'explosion n'avait pas eu lieu. Françoise sourit. Le commissaire avait réussi à arrêter les Hiboux !

« Tout de même, pensa-t-elle, j'aimerais savoir comment les choses se sont passées. Si je peux m'éclipser à la récréation, j'irai faire un tour du côté du commissariat. »

« ... et lorsque Maître Jacques révèle à Harpagon que tout le quartier le traite de grippe-sou, l'avare s'emporte et donne des coups de canne à son domestique... »

Une sonnerie se fit entendre, annonçant la récréation. Les filles sortirent dans la cour. Françoise prit aussitôt à part Boulotte et Ficelle pour leur exposer le plan qu'elle venait d'échafauder rapidement afin de sortir de l'école. Il s'agissait de détourner l'attention de la concierge pendant quelques secondes. Les deux autres approuvèrent. Ficelle se baissa, arracha la lanière d'une de ses sandalettes et s'en alla à cloche-pied jusqu'à la loge où elle sollicita le prêt d'une épingle double pour effectuer une réparation provisoire. Tandis que la brave femme recherchait l'épingle et que Boulotte faisait le guet, Françoise ouvrit doucement la porte et sortit de l'école.

La concierge regarda la pendule accrochée au mur de sa loge et constata qu'il était temps de sonner la fin de la récréation. Elle appuya donc sur le bouton commandant la sonnerie. Ce faisant, elle tournait le dos à l'entrée ; ce qui ne lui permit pas de voir la porte s'ouvrir et Françoise rentrer discrètement dans l'école.

La brunette se mêla à la colonne des élèves qui retournaient en classe. Au moment de s'asseoir, Ficelle demanda à voix basse :

« Alors, qu'es-tu allée faire dehors ? » Françoise répondit de même : « Pas le temps de t'expliquer. Je te le dirai tout à l'heure, à la sortie. »

Pendant une heure et demie, Ficelle se tourmenta le cerveau pour essayer de deviner où Françoise était allée, tandis que Mlle Bigoudi exposait les beautés du théorème de Pythagore. La grande fille poussa Boulotte du coude et lui demanda, en baissant la voix :

« Dis donc, pourquoi Françoise nous a-t-elle demandé de l'aider à sortir ? »

Boulotte cessa un instant de mâcher le chewing-gum qui lui servait à tromper sa faim et dit : « Sais pas. »

Cette réponse n'apprit pas grand-chose à Ficelle qui se résigna à attendre la fin de la classe. À midi, la sonnerie se fit entendre et les filles purent reprendre leur liberté. Aussitôt Ficelle et Boulotte questionnèrent Françoise qui, avant de donner des explications, demanda à Ficelle de lui confier le bout de fil bleu et noir.

« C'est pour quoi faire ?

— Une expérience. »

Après de multiples recherches dans les poches de sa blouse, de sa veste et de sa robe, la grande fille se rappela que le fil était noué à la barrette de plastique rouge qui tentait – sans succès d'ailleurs – de maintenir ses cheveux en place.

« Voilà.

— Merci.

— Et maintenant, vas-tu nous expliquer ?

— J'ai été faire un tour du côté de la gendarmerie et j'ai assisté à l'arrivée des cars transportant les gendarmes qui venaient d'essayer de capturer les Hiboux.

— Mais d'où venaient-ils ? demanda Ficelle.

— D'un petit bois qui se trouve à l'est de la ville, à l'endroit où les Hiboux ont tenté d'attaquer le train.

— Mais comment sais-tu tout cela ?

— Oh ! c'était facile à deviner. Vous vous souvenez qu'hier soir les bandits ont fixé l'heure de l'attaque à 10 h 17. Cela m'a semblé bizarre. En général, on choisit une heure ronde : minuit, trois heures, cinq heures, mais non fractionnée. Cela m'a donné l'idée que ce fameux 10 h 17 pouvait bien marquer le passage d'un train. Ce qui cadrerait parfaitement avec les directives fournies par le Hibou n°2 : une explosion destinée à couper la voie, un groupe s'attaquant aux voyageurs pendant qu'un autre assurerait sa protection. Le train était baptisé d'un mot de code : éléphant. Quant au lieu de l'attaque, ce ne pouvait être que le petit bois. C'est l'emplacement idéal pour une

embuscade.

— Mais le commissaire Maigret était au courant de cette affaire ?

— Oui, puisqu'il a envoyé trois cars de gendarmes dans le bois. Mais apparemment l'attaque n'a pas eu lieu, car il n'y a pas eu d'explosion. A 10 h 17 exactement, j'ai entendu le sifflet du train qui entrait en gare.

— Et pourquoi l'explosion ne s'est-elle pas produite ?

— Je l'ignore, mais je crois que cela peut s'expliquer par le fait suivant : le Hibou qui devait faire sauter la voie était le fermier Alfred. Il est probable qu'au dernier moment il a été effrayé par les conséquences de son geste et n'a pas osé faire fonctionner l'exploseur. Cela a dû bousculer les plans du Grand Hibou. En tout cas, les bandits ont pu s'échapper. »

Ficelle se grattait le bout du nez en réfléchissant. Une chose paraissait la tourmenter :

« Tout cela ne nous explique pas comment le commissaire a été averti que les Hiboux allaient attaquer le train. Ils n'ont tout de même pas pris la peine de le prévenir !

— Non, évidemment, ce ne sont pas les Hiboux qui ont averti la police, c'est Fantômette.

— Pas possible ! Elle est donc sur cette affaire ?

— Mais oui. »

Boulotte intervint :

« Et toi, Françoise, comment sais-tu que Fantômette a prévenu le commissaire ? »

Françoise mit un doigt sur sa bouche :

« Chut ! Secret professionnel ! En tant que membre du FLIC, je dois être au courant de tout.

— Oui, fit Ficelle, mais tu pourrais bien nous le dire !...

— Non, non ! Ce ne serait plus un secret. »

Malgré l'insistance de ses amies, Françoise ne voulut pas révéler d'où elle tenait son renseignement. Il était d'ailleurs l'heure de déjeuner, et les trois filles se séparèrent après avoir décidé que l'après-midi serait consacré à la mise au point d'un plan grâce auquel le club capturerait la bande des Hiboux, puisque les gendarmes n'avaient pu mener à bien cette entreprise.

Ce beau projet fut réduit à néant par l'arrivée de l'oncle de Ficelle, l'amiral Cabestan, qui venait passer la journée à Framboisy. Il manifesta son intention d'emmener sa nièce au cinéma en soirée, ainsi que Boulotte qui se trouvait là.

Malgré les protestations de Ficelle qui avait déjà vu trois fois *Les Boucaniers des Caraïbes*, l'amiral ne voulut rien entendre : il adorait les histoires de pirates. Dans l'après-midi, Ficelle et Boulotte prévinrent Françoise que l'arrestation des Hiboux était reportée à une date

ultérieure.

Chapitre 9

L'enveloppe

Un kayak glissait silencieusement sur l'Ondine.

La double pagaie plongeait régulièrement dans l'eau noire, tantôt à droite, tantôt à gauche, comme une mécanique bien réglée. La fine embarcation ne laissait derrière elle qu'un mince sillage ridant à peine la surface de la rivière. Un curieux personnage maniait la pagaie. Une sorte de diable noir dont le visage disparaissait sous un loup et dont les épaules étaient recouvertes par une cape de soie :

Fantômette.

Elle se dirigeait vers le lieu de réunion des Hiboux, en suivant la même voie que celle prise par les membres du Framboisy Limiers Club.

Là-bas, la fenêtre du moulin diffusait une lueur jaune d'intensité irrégulière, indiquant que les flambeaux étaient allumés.

Le kayak s'approcha très rapidement de la roue dont la pénombre laissait deviner le mouvement de rotation, et s'arrêta net sous la fenêtre. Fantômette attacha une amarre à une pierre anguleuse du mur, et, d'un bond souple, sauta sur l'appui de la fenêtre où elle resta blottie, observant la scène qui se déroulait à l'intérieur du moulin.

Les Hiboux occupaient leurs bancs, attentifs aux paroles prononcées par le N°2 qui se tenait debout sur l'estrade. Le Grand Hibou était assis derrière la table et paraissait ne jamais prendre la parole. Le N°2, d'un ton sec, scandait des mots où perçait une colère contenue, en brandissant un poing fermé.

« Les choses ne peuvent pas continuer ainsi ! Si vous croyez que le Grand Hibou va tolérer vos défaillances, vous vous trompez singulièrement ! L'opération de ce matin a failli tourner à la catastrophe ! Pourtant elle avait été minutieusement préparée. Dès que l'explosion aurait coupé la voie et que le train se serait arrêté, vous auriez attaqué les voyageurs. Malheureusement, notre préposé au détonateur, le N°15, a eu des scrupules ! Vous rendez-vous compte ? Comme si les membres de notre honorable confrérie devaient avoir des scrupules ! Je préviens le N°15 que le Grand Hibou a vu son attitude d'un très mauvais œil. C'est la première et la dernière faiblesse qu'il lui tolérera, sinon ce sera le supplice de la meule ! »

Et le N°2 se tourna vers le chef qui inclina la tête gravement, tandis

que le cultivateur regardait avec un frisson la meule fraîchement arrosée de sang, c'est-à-dire d'encre rouge. Le Hibou secrétaire continua :

« L'explosion n'ayant pas eu lieu, le Grand Hibou a sagement donné le signal de la retraite, qui s'est faite en longeant la ligne de chemin de fer. Et savez-vous pourquoi nous ne sommes pas repassés à travers le bois, comme nous l'avions fait pour venir ? »

Les Hiboux remuèrent leurs cagoules en signe d'ignorance.

« Parce que le Grand Hibou s'était aperçu, à la dernière seconde, que ce bois était infesté de gendarmes ! Et s'ils étaient là, c'est qu'ils avaient été avertis. Par qui ? La réponse est simple : *par un traître qui se trouve parmi nous !* »

Silence pesant. Derrière les carreaux, Fantômette se retenait de rire en pensant :

« Mais non, il n'y a pas de traître parmi vous... Seulement, si vous fermiez un peu mieux cette fenêtre, je ne pourrais pas entendre toutes vos petites histoires, et je n'irais pas les raconter au commissaire Maigrelet ! »

Le Hibou n°2 croisa les bras sur sa poitrine et s'écria :

« Ce traître sera découvert et puni ! En attendant, et pour éviter toute fuite, les instructions concernant l'opération de demain sont inscrites sur des feuilles enfermées dans des enveloppes correspondant à vos numéros. Chacun prendra connaissance de ses instructions personnelles une fois rentré chez lui. Personne ne saura d'avance où se trouveront les autres membres de la confrérie au moment de l'opération. Ainsi nous ne craignons pas d'indiscrétion. Vous allez venir un par un au bureau pour y prendre vos enveloppes. »

Les bandits quittèrent leur banc et défilèrent devant le Grand Hibou qui remit à chacun l'enveloppe portant son numéro. Le N°2 précisa :

« Demain, la réunion aura lieu plus tôt que d'habitude, à huit heures. Nous procéderons au partage du butin accumulé lors des opérations précédentes. La séance est levée. »

Les bandits éteignirent les flambeaux et sortirent dans la nuit.

*

* *

Le N°3 avait garé sa voiture – un cabriolet décapotable – près d'un bouquet d'arbres, à trois cents mètres du moulin. Il ouvrit la porte, glissa l'enveloppe dans le vide-poches et mit le contact. Il attendit une minute que le moteur se fût réchauffé, embraya et démarra dans la direction opposée à Framboisy. Quoiqu'il habitât en ville, le Hibou lui enjoignait de faire un détour avant de rentrer chez lui. Tous les membres de la confrérie devaient d'ailleurs suivre des itinéraires irréguliers pour se rendre au moulin ou pour en revenir, afin de

déjouer une éventuelle surveillance policière.

Le bandit s'apprêtait à enlever sa cagoule, lorsqu'il sentit une piqûre à la nuque. Il pensa aussitôt :

« Une guêpe ! »

« Pas un geste ! Continuez de conduire, sinon mon poignard va vous mordre.

— Que... que voulez-vous ?

— Cette enveloppe.

— Mais... Je ne veux pas vous la donner ! »

La sensation de piqûre devint plus forte.

« Arrêtez, je vous la donne ! »

Il saisit l'enveloppe et la tendit par-dessus son épaule.

« Merci. J'en ferai un meilleur usage que vous. Maintenant, ralentissez ! »

Le Hibou appuya progressivement sur le frein et grogna :

« Vous savez, vous êtes en train de jouer un jeu dangereux ! J'ignore qui vous êtes, mais quand le Grand Hibou va apprendre que vous vous mêlez de ses affaires, il vous fera passer un mauvais quart d'heure. »

Il se retourna : il n'y avait personne sur la banquette arrière !

*

* *

« Alors, demanda Françoise, c'était beau, *Les Boucaniers des Caraïbes* ?

— Oh ! oui, dit Ficelle, c'est une grande machine en couleurs surnaturelles et scopiramavision. C'est plein de pirates ! Je l'avais déjà vu trois fois, ce film, mais je n'avais pas très bien compris ce qui se passait. Maintenant j'ai saisi l'intrigue ! Je ne pourrais pas te la raconter parce que je ne m'en souviens plus, mais c'est passionnant ! Tu ne peux pas t'imaginer le nombre de coups de sabre qu'il y a là-dedans !

— Et Boulotte, ça lui a plu ?

— Oh ! moi, je vais surtout au cinéma pour l'entracte. À cause des chocolats glacés. Ceux que je préfère, c'est les pralinés. Et aussi... »

Ficelle coupa la parole à la gourmande :

« Dis-moi, Françoise, tu as fait ton expérience avec le bout de fil bleu et noir ?

— Oui.

— C'était une expérience compliquée ?

— Non. J'ai simplement trempé le fil dans de l'essence.

— Pourquoi ?

— Pour le nettoyer.

— Ah ! Alors, la partie noire, c'était...

— Du cambouis.

— Un peu de silence dans les rangs ! »

Mlle Bigoudi venait d'intervenir pour faire respecter la discipline chez les élèves qui entraient en classe. Un calme relatif s'établit, et les filles s'installèrent à leurs places. La matinée débuta par la dictée d'un texte assez ennuyeux qui devait être d'Ernest Renan, à moins que ce ne fût d'André Theuriet. L'analyse grammaticale qui suivit ne passionna guère Ficelle, non plus que l'étude des verbes irréguliers qui vint après. Un problème autrement important occupait son esprit : *qu'avait fait Françoise la veille au soir ?*

Elle se pencha vers Boulotte et dit :

« Hé ! à ton avis, qu'est-ce que Françoise a bien pu trafiquer pendant que nous étions au cinéma ? »

Boulotte réfléchit trois secondes et répondit :

« Peut-être a-t-elle fait la cuisine... »

La grande Ficelle haussa les épaules :

« C'est bon pour toi de t'occuper de cuisine ! À mon avis... »

— Ficelle, taisez-vous ! »

Mlle Bigoudi avait ponctué son ordre d'un coup de règle sur le bureau.

La grande fille baissa le nez en grognant intérieurement :

« C'est tout de même malheureux de ne pas pouvoir parler pendant la classe ! Elle nous interdit de bavarder, et elle a tout le temps la bouche ouverte. »

Renonçant – très provisoirement – aux communications verbales, Ficelle déchira en deux une page de son cahier d'histoire (sur lequel elle était en train de copier le cours de grammaire) et elle écrivit la question dont elle tenait tant à connaître la réponse. Elle employa un style abrégé qu'elle venait soudain d'imaginer, grâce auquel un long texte pouvait se condenser en un seul mot : Ouétualéièrsoir ?

Puis elle montra la feuille à Boulotte qui s'efforça de la déchiffrer. Ce petit manège n'avait pas échappé à l'œil perçant de Mlle Bigoudi. Elle jaillit littéralement de l'estrade et fondit comme un faucon sur les deux membres du FLIC qui ne purent que pousser un « Oh ! » de surprise. « Donnez-moi ce papier ! » Penaude, Boulotte tendit le message dont l'institutrice prit connaissance sans pouvoir dissimuler son étonnement.

« Quel est donc ce charabia ? C'est vous qui avez écrit cela, mademoiselle Ficelle ? Vraiment, je me demande pourquoi je me tue à vous inculquer des notions de français ! »

Renonçant à découvrir la signification de l'étrange mot, Mlle Bigoudi transforma le papier en boulette qu'elle jeta au panier et sanctionna l'activité extra-scolaire des deux détectives :

« Mesdemoiselles Boulotte et Ficelle, vous troublez la classe beaucoup trop souvent. Vous resterez ce soir en retenue ! »

Ficelle aurait volontiers offert une assiette décorée au premier diable disposé à prendre possession de l'institutrice pour la faire bouillir dans une grande marmite. Mais pas le moindre bout de corne du plus petit diabolotin n'était visible dans l'école, et elle dut se résigner à faire semblant de suivre le cours. Sa mauvaise humeur redoubla au moment de la récréation, lorsque, ayant demandé à Françoise ce qu'elle avait fait la veille, la brunette lui répondit simplement : « Je me suis promenée », sans fournir de plus amples explications. Le reste de la journée fut maussade ; la perspective de la retenue assombrissait les esprits. Si elle durait trop longtemps, Ficelle et Boulotte dîneraient fort tard et ne pourraient se rendre au moulin pour y surveiller les Hiboux. A six heures du soir, Françoise sortit avec les autres élèves, tandis que les deux condamnées restaient à copier un nombre incalculable de fois « je dois me taire en classe ». Car elles n'avaient pu passer l'après-midi sans ouvrir la bouche, ce que réprouvait l'institutrice. Les élèves de Mlle Bigoudi n'avaient le droit d'ouvrir la bouche que pour réciter leurs leçons.

C'est d'ailleurs à ce moment, en général, qu'elles se taisaient.

Chapitre 10

Dans les griffes du Hibou

Le commissaire Maigret fronçait les sourcils, se concentrant sur le terrible problème qui se posait à son esprit. Des rides se formaient sur son front où perlaient des gouttes de sueur. Sa sagacité bien connue, jointe à son flair proverbial, lui permettrait-elle de trouver une solution ?

Il s'agissait de découvrir un mot de quatre lettres dont la définition était : « Fait son chemin dans les affaires. » Le commissaire finit par trouver qu'il s'agissait de *mite*. Tout joyeux, il inscrivit le mot dans la colonne verticale des mots croisés qu'il était en train de faire. La sonnerie du téléphone interrompit ses activités :

« Allô ? Comment, c'est Fantômette qui est au bout du fil ? »

Les sourcils du commissaire se froncèrent de plus en plus. Son visage prit l'aspect d'une tomate de Marmande au mois d'août. Au bout d'un moment, il explosa :

« Vous vous moquez du monde ! Hier matin, vous m'avez raconté que les Hiboux allaient attaquer un train... Je suis allé moi-même avec trois cars bourrés de policiers pour cueillir les bandits, et il n'y avait pas plus d'attaque que de beurre fondu au pôle Nord !... et aujourd'hui vous recommencez ! Ce n'est plus un train, c'est une fourgonnette avec des billets de banque ! Est-ce que ça va durer longtemps, cette petite plaisanterie ? Il ne faudrait peut-être pas prendre le commissaire Maigret pour un panier de poires !... C'est très sérieux ? Eh bien, moi aussi je suis très sérieux, et faites votre profit de ce que je vais vous dire : si vous me tombée, entre les mains, je vous mets entre quatre murs, toute Fantômette que vous êtes ! »

Et il raccrocha. Il ne lui fallut pas moins de trois pipes pour retrouver son calme.

*

* *

La fourgonnette jaune quitta Potiron-le-Neuf et s'engagea sur la route de Framboisy. Elle parcourait ce trajet le dernier jour de chaque mois, car elle transportait une sacoche contenant la paie des ouvriers travaillant à la manufacture de mirlitons.

Sur la banquette étaient assis deux hommes : le conducteur Bastien, qui était également caissier à la manufacture, et l'ingénieur

Frangipane, l'auteur du fameux ouvrage technique *L'Art et la Manière de fabriquer des mirlitons*. Livre fort apprécié par les amateurs de belle musique, qui considèrent avec juste raison que les mirlitons français sont les premiers du monde.

Il était sept heures et demie du soir, et le jour commençait à baisser. Bastien alluma les phares, tandis que l'ingénieur décrivait le prototype de pipeau en plastique qu'il était en train d'étudier. Il interrompit soudain sa causerie pour désigner du doigt une masse noire qui barrait la route.

« Attention, il y a quelque chose devant nous !

— Oui, dit Bastien en freinant, ça m'a tout l'air d'être un camion. Que lui est-il arrivé ? Un accident, peut-être ? Ou alors, il est en train de manœuvrer. Mais pourquoi n'a-t-il pas allumé ses feux de position ? »

La fourgonnette s'arrêta à quelques mètres de l'obstacle qui obstruait complètement la chaussée.

« Que diable font-ils à cet endroit ? » L'avenir immédiat allait se charger de lui fournir une réponse.

La route, qui paraissait déserte, se trouva soudain envahie par une douzaine de silhouettes noires qui se précipitèrent vers la fourgonnette. Des ordres fusèrent :

« Haut les mains ! Sortez de là, vite ! Pas de résistance, sinon nous faisons feu ! »

Effarés, les deux hommes se virent entourés de spectres en cagoule, qui tenaient entre les mains des fusils de chasse aux canons sciés, armes très dangereuses. Ils descendirent de la fourgonnette en levant les bras. Un des malfaiteurs, qui, malgré sa petite taille, semblait être le chef, monta dans le véhicule et s'empara de la sacoche. Puis, sans dire un mot, il donna le signal de la retraite. En un instant, les bandits crevèrent les pneus de la fourgonnette pour empêcher toute poursuite, montèrent dans le camion qui avait manœuvré pour se remettre dans l'axe de la route, et s'enfuirent en direction de Framboisy.

Bastien et Frangipane étaient consternés. Le conducteur-caissier gémissait :

« Depuis vingt ans que je transporte la paie de la manufacture, c'est la première fois que cela m'arrive ! Que va dire le patron ? »

Laissons ces deux braves se lamenter sur le sort de la manufacture de mirlitons et suivons le camion.

Il emprunta un petit chemin sinueux dans lequel il passa difficilement, qui lui fit faire un long détour avant de l'amener au voisinage de l'Ondine. Le lourd véhicule contourna un bois, franchit un pont, longea la rive sur deux ou trois kilomètres et, finalement, s'arrêta à proximité du vieux moulin. Ses occupants en descendirent et entrèrent dans la bâtisse. Les flambeaux furent allumés et le Grand

Hibou s'assit derrière la table. D'un geste, il invita le N°2, qui était monté sur l'estrade, à prendre la parole. Celui-ci toussa une ou deux fois pour s'éclaircir la voix et parla en ces termes :

« Chers confrères, je dois tout d'abord vous féliciter pour la façon parfaite dont vous avez conduit l'affaire d'aujourd'hui. Cela rachète votre échec d'hier. Certes, l'attaque du train nous aurait fourni un copieux butin. Vous n'ignorez pas qu'au Far West, le plus sûr moyen de faire fortune était de piller les trains qui traversaient la Grande Prairie. C'est ainsi que s'enrichirent Jess James, Roller Catch et Bow Window. Ils furent d'ailleurs pendus tous les trois, mais ce détail n'ôte rien à leur gloire. Et si le N°15 n'avait pas eu une regrettable défaillance, nous aurions marché sur les traces de ces vaillants pionniers. Enfin, ne revenons pas sur cet échec... Je disais donc que l'affaire de ce soir a été d'un rendement excellent. Si nous ajoutons la somme qu'elle nous rapporte à ce que nous avons récolté précédemment, nous obtenons un assez joli total. Ce total va être partagé entre tous les affiliés ici présents. »

Un murmure de satisfaction accueillit cette déclaration. Le N°2 précisa :

« Cette somme sera répartie dès que nous aurons mené à bien la prochaine opération qui sera de grande envergure, et pour la préparation de laquelle il nous faudra d'importants capitaux. »

Une voix s'éleva dans l'assistance. Celle d'un grand gaillard, le Hibou n°7, qui demanda :

« Qu'est-ce que cela veut dire ? Nous n'allons pas toucher notre part ? »

Le N°2 leva les mains en signe d'apaisement : « Mais si, mais si. Seulement, pas tout de suite. Je viens de vous dire que pour organiser notre prochain coup de main, il allait nous falloir beaucoup d'argent. Je ne peux pas encore vous donner le détail de l'opération, mais ce sera une chose grandiose !... »

Le N°7 haussa les épaules. « Nous nous moquons du grandiose. Voilà assez de temps que vous nous promettez notre part et que nous ne voyons rien venir. Pour faire partie de cette association, nous avons versé des sommes énormes, et j'ai l'impression que c'est ce qu'on appelle placer des capitaux à fonds perdus. »

Une autre voix s'éleva :

« Oui, on nous promet toujours de l'argent, et nous n'en voyons jamais la couleur ! »

Le Hibou-secrétaire leva de nouveau les bras. « Voyons, du calme ! Nous ne vous demandons qu'un peu de patience !... Dès que la prochaine opération sera faite, nous effectuerons le partage. D'ici là... »

Mais le N°7 était décidément de méchante humeur. Il se leva,

marcha vers l'estrade et s'adressa directement au Grand Hibou :

« Allez-vous m'expliquer pourquoi vous ne voulez pas nous donner notre argent ? »

Silence.

« Allez-vous répondre, oui ou non ? »

Le N°2 tenta de s'interposer :

« Un peu de calme ! Et respectez la dignité du Grand Hibou auquel on ne doit jamais poser de question !

— Ah ! je vais me gêner pour lui en poser, des questions ! Et d'abord, pourquoi ne parle-t-il jamais ?

— Retournez vous asseoir !

— Pas du tout ! Je veux d'abord mon argent !

— Oui, notre argent », approuvèrent les autres.

« Oh ! regardez ! »

Un des Hiboux venait de se lever en tendant le bras vers la fenêtre. Toutes les cagoules se tournèrent dans cette direction. La croisée était entrouverte et l'on pouvait apercevoir entre les battants deux visages qui disparurent soudainement comme des guignols dans leur boîte.

« Saisissez-les ! » hurla le N°2.

Les Hiboux se précipitèrent vers la fenêtre qu'ils ouvrirent en grand. En se penchant, ils aperçurent deux filles qui se blottissaient au fond d'une barque.

« Attrapez-les ! Sortez-les de là ! »

Oubliant leurs revendications, les bandits se penchèrent au-dessus de l'appui et sortirent Ficelle et Boulotte de leur embarcation.

Les deux filles n'en menaient pas large. Ces grands fantômes noirs qui les entouraient, ces flambeaux qui faisaient danser les ombres, cette meule qui tournait dans une encre rouge qui ressemblait trop à du sang, tout cela faisait passer dans leur dos les frissons de l'hérétique devant le tribunal de l'Inquisition. Ficelle commençait à regretter amèrement que la retenue infligée par Mlle Bigoudi n'ait pas duré une heure de plus. Quant à Boulotte, elle se demandait à quelle sauce elle allait être mangée.

Le Hibou n°7 décrocha une cordelette qui pendait à une poutre et attachait soigneusement les deux prisonnières, pendant que le N°2 les interrogeait.

« Que faisiez-vous derrière cette fenêtre ? Depuis combien de temps étiez-vous là ? »

Les deux détectives amateurs ouvraient la bouche comme des poissons hors de l'eau, sans pouvoir prononcer le moindre son. Finalement, Ficelle dit : « Heu... »

Cette réponse parut trop courte au Hibou-secrétaire qui descendit de l'estrade et secoua la grande fille comme un pommier.

« Allez-vous parler ? »

— Heu... oui.

— Alors, que faisiez-vous là ?

— Nous... nous vous regardions.

— C'est de l'espionnage ! Et pourquoi vous occupez-vous de nous ?

— Parce que... nous avons fondé un club de détectives pour enquêter sur ce que vous faites...

— Et que faisons-nous ?

— Eh bien, vous obligez les commerçants ou les fermiers à vous verser des cotisations, sinon vous cassez tout chez eux... Vous cambriolez les banques... Vous attaquez les trains... »

Ficelle se tut. Le silence se fit pesant, lourd de menaces. Le N°2 semblait méditer. Il prononça, presque à voix basse :

« Ainsi, vous connaissez nos secrets ; vous savez quelle est notre activité ; vous avez découvert le lieu où nous nous réunissons... Vous êtes des témoins bien gênants... »

Il monta sur l'estrade, chuchota quelques mots à l'oreille du Grand Hibou qui approuva d'un mouvement de tête. Le N°2 annonça alors à voix haute :

« Nous ne pouvons pas vous laisser repartir. Nous ne pouvons courir le risque que vous alliez raconter à la police ce que vous savez de nous. En conséquence... »

Il désigna d'un grand geste dramatique le cylindre de pierre rouge qui tournait inlassablement.

« Nous allons vous faire subir le supplice que nous appliquons à tous ceux qui nous gênent. *Nous allons vous écraser !* »

Tout le monde s'attendait à voir les deux filles pousser des cris d'épouvante, mais leur attitude fut étrange. Boulotte haussa les épaules et Ficelle grogna :

« Vous voulez nous faire croire que vous écrabouillez les gens là-dessous, mais ça ne prend pas. Ce liquide rouge, c'est de l'encre ! »

Le Hibou n°2 avait encore le bras en l'air. Il le laissa retomber. Quoique son visage fût caché par la cagoule, on devinait qu'il devait être empreint d'une expression stupéfaite. Il bredouilla :

« Comment, vous savez cela aussi !

— Oui, dit Ficelle qui avait retrouvé son assurance, c'est pourquoi vous ne nous faites pas peur ! »

Le N°2 paraissait embarrassé. Il consulta le Grand Hibou qui lui répondit en un murmure. Alors, il se croisa les bras et déclara sur un ton solennel :

« Il est exact qu'il nous est arrivé de verser de l'encre rouge sur la meule pour impressionner les nouveaux venus. Mais puisque vous avez percé ce secret, nous allons être contraints de nous servir *réellement* de cet engin ! »

Il descendit de l'estrade et empoigna Ficelle.

« Vous serez la première à l'inaugurer. Ce sera ensuite le tour de l'autre. »

La grande fille commença à se rendre compte de ce qui allait se passer. Elle voulut crier, mais le Hibou lui plaqua la main sur la bouche en l'entraînant vers le sinistre instrument.

À cet instant, trois coups furent frappés à la porte, en même temps qu'un papier était glissé sous le battant. Un des bandits ouvrit brusquement la porte, mais il n'y avait personne derrière. Il se baissa, ramassa le papier et le tendit au Grand Hibou qui lut la phrase suivante, inscrite en lettres majuscules :

GRAND HIBOU, UNE SURPRISE T'ATTEND DANS LE CAMION.

Quel pouvait être l'auteur de ce message ? Le Hibou n°1 se leva de la table et sortit. Le N°2 avait suspendu l'exécution de Ficelle qu'il avait déposée sur le sol. Les bandits cherchaient à deviner qui avait glissé le papier sous la porte. Celle-ci se rouvrit au bout d'une minute, et le Grand Hibou réapparut. Aussitôt, le N°2 souleva Ficelle pour la mettre sur le passage de la meule, mais le chef leva soudainement le bras. Il marcha vers Ficelle dont il coupa les liens au moyen d'un fin poignard.

Le N°2 bredouilla :

« Mais... il faut la supprimer ! Si elle bavarde... »

Le Grand Hibou fit un geste rassurant, puis il trancha les cordelettes qui immobilisaient Boulotte. Il ouvrit alors la porte en grand et fit signe aux deux filles de sortir. Leur visage exprimait un ahurissement assez compréhensible, mais elles ne posèrent pas de question et s'empressèrent de quitter les lieux. Le Grand Hibou allait suivre le même chemin, quand un des bandits le retint par la manche. C'était le N°7, qui l'interpella assez sèchement.

« Une minute ! Nous voudrions bien avoir une explication de tout cela. Pourquoi laissez-vous partir ces deux témoins compromettants ? Qu'est-ce qui va les empêcher maintenant d'aller tout raconter au commissaire Maigrelet ? »

Le Grand Hibou haussa les épaules sans répondre. La voix du N°7 se fit plus menaçante :

« Ah ! non. Vous allez nous donner une explication. Votre attitude a d'ailleurs été bien étrange aujourd'hui. Vous n'avez pas voulu nous verser notre part du butin, vous avez rendu la liberté à ces deux espionnes, et maintenant vous refusez de nous donner les raisons de cette attitude... Alors, parlerez-vous, à la fin ? »

Exaspéré par le silence du chef, il tendit la main et d'un geste brusque arracha sa cagoule.

L'assemblée poussa un cri de stupeur. Au lieu de la tête d'homme

que l'on s'attendait à voir, les bandits découvraient que le Grand Hibou était une jeune fille brune, au visage couvert d'un loup noir, qui les regardait d'un air goguenard.

Ébahi, le N°7 demanda :

« Comment, c'est vous qui nous commandez ? »

Le Hibou N°2 descendit de l'estrade en s'écriant :

« C'est faux ! Cette gamine n'est pas le Grand Hibou ! Je connais parfaitement notre chef, et je puis vous affirmer qu'il n'a rien à voir avec cette diabolotine.

— Alors, qui êtes-vous ? » reprit le N°7.

La jeune fille fit une révérence en étalant gracieusement sa robe noire et se présenta :

« Fantômette, justicière. La terreur des voleurs, l'ennemie des bandits, et l'adversaire n°1 des affreux Hiboux !

— La peste l'étouffé ! grommela le N°2, comment se fait-il que vous ayez sur le dos la robe du Grand Hibou ?

— Oh ! c'est toute une histoire... Figurez-vous... mais vous permettez que je l'enlève, cette robe ? Elle me tient trop chaud... et puis elle est trop laide ! »

Elle retira la robe qu'elle accrocha à un clou et parut vêtue d'un élégant justaucorps de soie jaune.

Elle s'assit tranquillement sur la table pour prononcer son petit discours :

« Figurez-vous qu'en me promenant par ici – car j'aime à respirer l'air frais de la nuit – j'ai aperçu de la lumière filtrant à travers la porte du moulin. J'ai jeté un petit coup d'œil à l'intérieur... Vous me trouvez curieuse, n'est-ce pas ? Je dois avouer que c'est un de mes petits défauts... Eh bien, devinez ce que j'ai vu ? J'ai vu deux écolières de Framboisy, Ficelle et Boulotte, que vous vous apprêtiez à aplatir sous cette meule. Comme ce sont deux bonnes filles et qu'il n'eût pas été gentil de les supprimer, j'ai gribouillé une phrase quelconque sur un papier que j'ai glissé sous la porte, et ça a très bien marché ! »

Le N°2 crispa ses poings :

« Qu'est-ce qui a bien marché ?

— Ma petite combinaison. Le Grand Hibou, qu'il vaudrait mieux appeler le Grand Naïf, est sorti du moulin ; il est monté dans le camion et...

— Et ?

— Je crois qu'il a reçu par hasard un coup de clef anglaise sur la tête. À part ça, il se porte bien, sauf qu'il est ficelé comme une mortadelle et que je lui ai pris son déguisement pour pouvoir délivrer les deux jeunes imprudentes. »

Le N°2 empoigna Fantômette par le bras ; il rugit :

« Vous avez un toupet infernal !

— Je pense bien !

— Mais qui va vous coûter cher. Vous ne vous imaginez tout de même pas que je vais vous laisser filer après ce que vous venez de nous dire ?

— Pas possible !

— Nous allons vous écraser sous la meule ! »

Fantômette prit un air faussement effrayé :

« Mais c'est qu'il voudrait me faire peur, ce gros méchant ! »

Le bandit ramassa une cordelette, empoigna la jeune fille et entreprit de l'attacher, tandis que deux autres cagouleurs la maintenaient. Fantômette se mit à rire et à pousser de petits cris :

« Hi, hi ! Arrêtez, arrêtez !

— Quoi donc ?

— Vous me chatouillez ! »

Le N°2 et le N°7 soulevèrent Fantômette et la portèrent jusqu'au pied du socle en pierre. Elle demanda :

« Savez-vous que ce moulin est fait pour moudre du blé, et non d'honorables Framboisiennes ? »

Le N°2 grommela :

« Eh bien, pour cette fois-ci, il ne moudra pas de blé... Avez-vous un dernier désir à exprimer avant de mourir ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je voudrais manger des frites. »

Le bandit haussa les épaules.

« Allons, finissons-en ! »

Il souleva Fantômette et lui posa la tête sur le socle en pierre, comme sur le billot d'un échafaud.

Le cylindre de grès se rapprocha, d'un mouvement lent mais que rien ne pouvait arrêter...

Chapitre 11

La fin des Hiboux

Le commissaire Maigret marchait de long en large dans son bureau en tirant de sa pipe des nuages dignes d'un volcan en éruption (vu de loin). Les rides qui plissaient son front indiquaient clairement qu'une question grave préoccupait son esprit. Non, cette fois-ci il ne s'agissait pas d'un problème de mots croisés. Il méditait sur l'avertissement que lui avait donné Fantômette. Malgré ses doutes, devait-il en tenir compte ?

La chose mettait en jeu son prestige. La veille, ne s'était-il pas ridiculisé en mobilisant des cars de gendarmes pour capturer des bandits dont on n'avait même pas entrevu l'ombre ? Fantômette l'avait tout bonnement mené en bateau ! Et voici qu'elle voulait le lancer sur une nouvelle piste, qui serait probablement aussi fausse que la précédente...

Le commissaire Maigret appela le brigadier Pivoine et lui demanda s'il croyait que Fantômette était sincère.

« Absolument ! affirma Pivoine, chaque fois qu'elle nous a téléphoné ou qu'elle nous a envoyé un mot, c'était pour une chose sérieuse.

— Cependant hier elle nous a annoncé l'attaque du train, et rien ne s'est produit ?

— En effet, monsieur le commissaire, mais si vous m'autorisez à formuler respectueusement une hypothèse...

— Formulez, formulez...

— Ma foi, il est très possible que les ganguèstères aient changé d'avis...

— Qui donc ?

— Les ganguèstères. Les bandits, si vous préférez.

— Ah ! oui. En effet, c'est possible.

— Vous savez, avec ces gens-là, on n'est jamais sûr de rien...

— Alors, vous pensez que les Hiboux vont réellement s'attaquer à la paie de l'usine de mirlitons ?

— Si Fantômette l'a dit, c'est quasiment indubitable.

— Hum... »

Le commissaire ralluma sa pipe qui s'était éteinte, réfléchit, puis dit en hésitant :

« Je veux bien faire quelque chose... pour qu'on ne puisse pas dire, si l'attaque a lieu, que je m'étais croisé les bras ; mais je ne veux pas avoir le déploiement de forces d'hier. Prenons simplement une voiture-radio et allons-y, nous deux et le gendarme Lilas.

— Bien, monsieur le commissaire.

— La fourgonnette viendra de Potiron-le-Neuf, je crois. Avez-vous une carte de la région ?

— Devant votre nez, monsieur le commissaire. »

Maigrelet étudia la carte, pendant que le brigadier faisait avancer la voiture. La nuit était noire lorsqu'elle quitta Framboisy et prit la route de Potiron. Après cinq minutes de trajet, le brigadier Pivoine, qui conduisait, appuya sur le frein. Les phares éclairaient deux silhouettes qui gesticulaient au milieu de la route.

Le commissaire se pencha par la portière :

« Que se passe-t-il ?

— Nous venons d'être attaqués ! Nous transportions l'argent de la manufacture de mirlitons. »

Maigrelet explosa :

« Nom d'une pipe, c'était donc vrai !... Quel chemin ont-ils pris ?

— Par là, vers la rivière. Ils étaient dans un gros camion à plateforme.

— Il y a combien de temps ?

— Une ou deux minutes à peine.

— Vite, Pivoine ! Rattrapons-les ! »

Le brigadier écrasa l'accélérateur sous sa semelle à clous, et les policiers abandonnèrent les mirlitonistes qui levaient les bras au ciel en gémissant sur leurs pneus aplatis.

La voiture arriva en vue d'un carrefour d'où partaient trois chemins. Lequel fallait-il prendre ? Un paysan qui revenait de son champ en poussant une vache devant lui fournit le précieux renseignement.

« Un gros camion ? Ma foi oui, il m'a croisé... Même qu'il a fait peur à Canicule. Et pourtant, c'est une vache qui n'a pas peur des autos. Figurez-vous qu'un jour, à la foire de Potiron-le-Neuf... »

L'auto repartit en trombe, pendant que le cultivateur criait :

« Hé ! ne vous sauvez pas ! Je vais vous raconter l'histoire du jour où Canicule a mangé la capote d'une 2 CV ! »

Le chemin contournait un bois, montait une côte et redescendait vers les rives de l'Ondine. Au bord de la rivière, nouvel arrêt. Un ronflement assourdi parvint aux oreilles des policiers. Là-bas, sur un pont de pierre qui enjambait l'Ondine, une masse noire avançait lentement. Un camion, tous feux éteints.

« C'est lui ! »

La poursuite reprit. La voiture passa le pont à son tour, se

rapprocha du camion mais se maintint à une certaine distance. On longea ainsi la rive pendant deux kilomètres, puis le brigadier Pivoine freina.

« Il s'est arrêté.

— Oui. Descendons... Mais quelle est cette espèce de bâtisse au bord de l'eau ?

— C'est un vieux moulin inhabité.

— Inhabité ? Pas tellement !... Regardez : notre gibier est en train de s'y terrer. »

Effectivement, des ombres descendirent du camion et pénétrèrent dans le moulin dont l'intérieur paraissait éclairé. Le commissaire et les deux gendarmes sortirent de l'auto et se rapprochèrent en se dissimulant derrière des buissons.

Le brigadier suggéra :

« Nous pourrions peut-être demander du renfort ? »

Le commissaire approuva :

« Oui, maintenant que nous sommes sûrs qu'ils sont là, nous pouvons les capturer tous. »

Pendant que Pivoine appelait le commissariat par radio-téléphone, le gendarme Lilas tendit le bras vers la rivière.

« N'y a-t-il pas une barque sur l'eau ?

— Des pêcheurs sans doute.

— Oh ! pas à cette heure-ci, monsieur le commissaire ! Regardez... On dirait qu'elle s'arrête près du moulin.

— En effet. Ce doit être des complices. »

Ce n'étaient nullement des complices, mais Ficelle et Boulotte qui étaient enfin sorties de l'école après la retenue, et étaient venues exercer leur petite surveillance. On a vu en quelles circonstances elles avaient été découvertes par les Hiboux.

Après avoir envoyé son message, le brigadier revint près de Maignolet :

« C'est fait.

— Très bien. Nous donnerons l'assaut dès qu'ils seront arrivés... Tiens, encore une barque ! La moitié de la bande circule donc sur l'eau ? »

Un fin kayak glissait sur l'Ondine. Il s'immobilisa contre les herbes qui bordaient la rive, et une mince silhouette sauta à terre. L'espace d'une seconde, un rayon de lune fit luire une agrafe d'or à laquelle s'accrochait une cape qui voletait autour des épaules du personnage. Le gendarme retroussa sa moustache et murmura :

« Bizarre, ce costume... cette allure... Voilà qui me rappelle la fameuse Fantômette.

— Fantômette ? Elle ferait donc partie de la bande ? Pourtant c'est elle qui nous a révélé que la fourgonnette serait attaquée.

— Elle les espionne, monsieur le commissaire !

— Ah ! c'est vrai... Elle est en train de regarder ce qui se passe dans le moulin à travers une fente de la porte... Mais... que fait-elle donc ? »

Les trois policiers assistèrent à une série de faits bizarres. Ils virent Fantômette écrire quelque chose sur un papier qu'elle glissa sous la porte ; ensuite elle se cacha dans le camion. Puis le Grand Hibou sortit de la bâtisse et monta dans le camion. Il y eut alors un choc sourd, et le Hibou s'écroula sur le sol. Le brigadier voulait intervenir, mais Maigrelet le retint.

« Attendez ! Je veux savoir comment tout cela va finir. »

Fantômette enleva au Grand Hibou sa robe noire et s'en revêtit ; puis elle entra dans le moulin. Le commissaire ôta sa pipe en déclarant :

« Voilà une soirée passionnante. Fantômette vient d'assommer un Hibou pour lui prendre son déguisement. Allons le voir d'un peu plus près. »

Sur le sol, au bas du camion, était allongée une forme sur le visage de laquelle Maigrelet braqua sa lampe électrique.

Une triple exclamation s'échappa de la bouche des policiers : *le Hibou était une femme !*

« Oh, par exemple ! fit le brigadier, mais je la connais ! C'est...

— Vite, cachez-vous ! » souffla le commissaire.

La porte du moulin venait de s'ouvrir. Deux personnes en sortirent assez précipitamment. Le gendarme les désigna du doigt :

« J'ai l'impression qu'ils vont s'en aller.

— Ne les laissons pas s'échapper ! »

Ils se précipitèrent vers les deux bandits supposés qui n'allèrent pas bien loin. La lampe éclaira les visages effarés de deux filles qui se demandaient ce qui leur arrivait. Maigrelet s'écria :

« Quelles sont ces gamines ? Par ma pipe, il n'y a donc que des femmes dans la bande des Hiboux ?

— Nous ne faisons pas partie des Hiboux ! protesta Ficelle, nous sommes des détectives amateurs.

— Et que faites-vous dans le moulin ?

— Nous étions venues pour les surveiller, mais ils nous ont découvertes. Et ils voulaient nous aplatir sous la meule... Mais le Grand Hibou a reçu une lettre, il est sorti, et quand il est rentré, il nous a fait signe de nous en aller. Nous ne savons pas pourquoi...

— Je vais vous le dire, mesdemoiselles. C'est Fantômette qui a pris la place de celui que vous appelez le Grand Hibou. Je suppose que c'est le chef de la bande ?

— Oui, c'est lui qui dirige tout.

— Dites plutôt « elle ». Il s'agit d'une femme. »

Ficelle et Boulotte parurent extrêmement surprises :

« Qui est-ce donc ? »

— Le brigadier la connaît, il va nous dire son nom.

— Oui, dit Pivoine, c'est la femme du garagiste, Mme Boulon.

— Oh ! pas possible ! C'est elle qui a organisé tous les cambriolages ?

— Apparemment. Mais maintenant les méfaits de ces gangsters vont prendre fin. Nous attendons du renfort pour donner l'assaut. »

Ficelle était songeuse.

« Je n'aurais jamais imaginé que Mme Boulon dirigeait la bande des Hiboux.

— Et moi, dit Boulotte, je n'aurais jamais pensé que Fantômette se mettrait à sa place pour nous délivrer. »

Le gendarme intervint :

« Monsieur le commissaire, si je puis me permettre une petite suggestion...

— Oui, dites.

— Eh bien, cette Fantômette, elle est comme qui dirait notre alliée, puisqu'elle nous aide à combattre les bandits ?

— Évidemment. Alors ?

— Alors, en ce moment elle est toute seule parmi eux...

— Sans doute, mais que risque-t-elle, puisqu'elle est sous la cagoule du Grand Hibou ? Personne ne pourra la reconnaître. »

À cet instant, un son déchira les oreilles des policiers. *C'était un épouvantable hurlement !*

*

* *

La meule se rapprochait de la tête de Fantômette.

« Je suis cuite ! » pensa-t-elle. Brusquement, avec une sorte de rage désespérée, elle replia ses jambes et les lança en avant. Ses talons heurtèrent violemment les genoux du Hibou n°2, qui hurla comme un fou en la lâchant. Fantômette retomba sur le sol sans se faire de mal et se mit à rire :

« Que vous arrive-t-il donc, cher Hibou ? Je parie que ce sont vos rhumatismes qui vous font souffrir ?

— Tu vas me payer ça ! » cria le N°2 en se frottant les genoux. Surmontant sa douleur, il empoigna à nouveau Fantômette qui avait décidé de se débattre comme un moucheron pris dans une toile d'araignée. Mais d'autres Hiboux vinrent prêter main-forte au N°2 qui lui remplaça la tête sur le socle de pierre. Cette fois-ci, c'était la fin.

C'est alors que s'éleva le ronflement d'un moteur tournant à plein régime, en même temps que le moulin tout entier semblait se désintégrer dans un horrible fracas de bois qui se brise ! L'auto du commissaire Maigret venait de défoncer la porte comme un tank !

Elle s'immobilisa dans un nuage de poussière en plein milieu de la salle tandis que les policiers criaient :

« Haut les mains ! Pas un geste ! Vous êtes en état d'arrestation ! »

Les Hiboux avaient une fois de plus lâché Fantômette qui grogna :

« Avez-vous fini de me laisser tomber par terre ? Vous ne pouvez pas me poser délicatement, bande de mal élevés ! Ah ! quelle éducation ! Quelle époque ! »

Le gendarme s'empressa de lui couper ses liens. Fantômette le félicita :

« Bravo ! Je vous ferai avoir de l'avancement. Mais il est dommage que vous ayez démolì la porte de ce vénérable moulin. C'était une pièce historique.

— Nous n'avions pas le choix, dit Maigrelet. À travers une fente, j'avais aperçu quel traitement ils allaient vous faire subir. Le moyen le plus rapide pour vous sauver était d'employer l'auto comme bélier.

— Compliments. Vous avez de l'esprit d'initiative. Mais dites-moi... Où sont les deux filles ?

— Les deux jeunes détectives amateurs ? Je leur ai dit de rentrer chez elles.

— Vous avez bien fait. Le sport auquel nous nous livrons ce soir n'est pas fait pour des gamines.

— Eh bien, il me semble que vous-même ?...

— Oh ! vous me prenez donc pour une gamine ?

— Hum !... Disons que vous êtes bien jeune. Enfin, on dit que la valeur n'attend pas le nombre des années, et je dois reconnaître que c'est grâce à vous que la bande des Hiboux a pu être arrêtée...

— Pas encore ! »

Les policiers se retournèrent pour savoir qui venait de parler.

Sur le seuil de la porte défoncée, se tenait Mme Boulon, un fusil à canon court dans chaque main. Elle ordonna :

« Levez les mains en l'air, monsieur le commissaire, et vous aussi, les deux gendarmes ! Quant à Fantômette, elle va au contraire les baisser, et le N°2 va la rattacher. Et j'espère que cette fois-ci, nous allons enfin pouvoir la transformer en galette ! »

Sous la menace des armes, les policiers furent alignés contre le mur. Ils regardaient Fantômette avec angoisse. Mais celle-ci plaisantait joyeusement :

« Ça y est, la séance d'aplatissage va encore recommencer ! Au fait, on dit aplatissage ou aplatissement ? Il faudrait que je regarde dans le dictionnaire... Dites donc, Grande Chouette, vous n'auriez pas un dictionnaire sur vous ? Non ? Alors un Bottin des départements, peut-être ? Non plus ? Mais qu'est-ce que vous lisez, alors ? Les aventures de Mickey ?

— Assez ! fit Mme Boulon, comment pouvez-vous rire quand vos

derniers instants sont comptés ? Car vous ne nous gênez plus, maintenant ! Vous nous avez causé assez de tort. C'est à cause de vous que notre association est contrainte de cesser son activité. Mais heureusement j'ai eu le temps de faire fortune. Savez-vous combien va me rapporter l'ensemble de tous nos petits cambriolages ?

— Oui. Vingt ans de travaux forcés. Regardez derrière vous. »

Mme Boulon se retourna.

Toute l'entrée était barrée par un cordon de gendarmes, armés jusqu'aux dents !

« Parfait ! dit Maigrelet, vous êtes arrivés à temps. Embarquez-moi tout ce joli monde. Mais auparavant, je voudrais un peu voir quelle tête ont ces Hiboux. Enlevez vos éteignoirs ! »

Un par un, les Hiboux retirèrent leur cagoule.

Les gendarmes regardaient avec ébahissement les têtes qui apparaissaient : le N°2 était Boulon ; le N°5 était le charcutier Rillette ; le 3 était Lampion, le marchand de téléviseurs ; le 15, le cultivateur Alfred ; le 9, le directeur du *Majestic*... Tous habitaient Framboisy ou les environs.

Ils affichaient des mines penaudes. Pivoine s'écria :

« Comment, vous les Framboisiens, vous êtes devenus des bandits ! C'est renversant, irréfutablement ! »

Le charcutier écarta les bras en disant avec accablement :

« C'est Boulon et sa femme qui nous ont forcés... Ils nous ont fait croire qu'ils écrasaient sous la meule ceux qui refusaient de faire partie de la bande.

— Bon, bon ! dit le commissaire, vous expliquerez tout ça au juge d'instruction. » Il s'adressa aux gendarmes : « Allez, emmenez-moi ces Hiboux à la volière... Je ne suis pas fâché d'avoir découvert l'identité de ces oiseaux-là... Mais j'aimerais bien savoir aussi qui se cache sous le masque de notre jeune amie Fantômette. » Il se retourna vers elle. « Mais... mais où est-elle donc ? » À cet instant, on entendit un bruit de plongeon. Maigrelet se précipita vers la fenêtre. Mais il ne vit que la surface noire de l'Ondine, à peine ridée par les ondulations de l'eau qui formaient des cercles s'élargissant autour de la vieille roue en bois.

Épilogue

« La voilà ! » s'exclama Ficelle.

En compagnie de Boulotte, elle attendait l'arrivée de Françoise devant la porte de l'école. Elles coururent au-devant de la brunette et lui racontèrent avec volubilité leur soirée mouvementée.

« Ah ! disait la grande fille, j'aurais voulu que tu sois là quand les Hiboux voulaient écraser Fantômette sous la meule ! Le commissaire a dit qu'elle n'avait pas cessé de lancer des quolibets ! Moi, je serais morte de peur ! Et tu sais qui dirigeait la bande ? Je parie tout ce que tu voudras que tu ne le devineras pas !

— Oh ! je suis sûre que si !

— Ça m'étonnerait ! Alors, qui est-ce ?

— Le garagiste Boulon et sa femme. En fait, c'est Mme Boulon qui était le Grand Hibou. »

Une expression d'ahurissement intense envahit le visage de Boulotte et de Ficelle, et cette dernière demanda :

« Mais comment le sais-tu ? Personne n'en a encore parlé, puisque l'affaire a eu lieu tard hier soir !

— C'était facile à deviner. Seul un garagiste avait les moyens matériels nécessaires pour maquiller une camionnette afin de la transformer en voiture de pompiers, et d'y installer une échelle mobile. Un garagiste aussi pouvait se procurer facilement des chalumeaux pour découper le coffre-fort, ou un camion pour l'attaque de la fourgonnette. C'est en voyant les engrenages du moulin que j'ai pensé qu'ils avaient été remis en état par un mécanicien professionnel. Ce qui m'a été confirmé par le fameux bout de fil qui provenait d'un bleu de mécano.

— Bon, mais pourquoi donc as-tu pensé que Mme Boulon était le Grand Hibou ?

— A cause de sa petite taille, et parce qu'elle ne parlait jamais afin que l'on ne reconnaisse pas une voix féminine.

— Eh bien, mesdemoiselles, allez-vous vous décider à entrer dans l'école ? »

La voix de Mlle Bigoudi venait rappeler aux trois filles les dures réalités de l'existence. Pendant toute la matinée, Françoise fut le seul membre du Framboisy Limiers Club qui prêtât attention à la classe. Boulotte et surtout Ficelle ne cessèrent de commenter leurs aventures

de la nuit. Elles remplirent tellement l'air de leurs bavardages, que l'institutrice fit tomber sur leur tête une pluie de lignes, de leçons et de verbes à copier, assortis d'une magnifique retenue. Ces sanctions n'arrêtèrent d'ailleurs pas l'enthousiasme des deux filles, qui redoubla lorsqu'elles écoutèrent le bulletin d'informations de midi, diffusé par la station locale de radio. Avec une immense fierté, elles entendirent citer leur nom en même temps que celui du commissaire Maigret et celui de Fantômette.

« Le scandale de Framboisy », comme on l'appela d'ailleurs par la suite, entretint dans les esprits une agitation qui se prolongea pendant des semaines, pour la plus grande satisfaction des deux élèves qui ne se lassaient pas de répéter le récit de leurs exploits, en les embellissant à chaque fois.

Le commissaire Maigret reconstitua avec précision le rôle tenu par chaque Hibou dans l'organisation mise sur pied par le garagiste et surtout sa femme. En fait, il apparut qu'elle était la principale responsable. C'est elle qui avait poussé son mari à semer des clous devant son garage, pour que les voitures soient contraintes de s'arrêter. Puis elle se lança dans l'extorsion de fonds, mettant le feu aux fermes des cultivateurs qui refusaient de payer. Ceux qui montraient encore quelque réticence étaient enlevés et mis en présence de la meule rougie par ce qu'ils croyaient être du sang. Mais Mme Boulon ne borna pas là ses ambitions. Elle se lança dans des opérations de grande envergure, dont la dernière devait causer sa perte.

Maigret eut plus de mal à définir l'action de Fantômette. La chose était d'autant plus malaisée qu'elle avait disparu dans l'eau de l'Ondine. S'était-elle noyée ? C'était peu probable, car son kayak ne fut pas retrouvé, ce qui indiquait qu'elle s'en était servie pour prendre le large. Malgré de longues et minutieuses recherches, le commissaire ne put découvrir l'identité de Fantômette, et les bruits les plus invraisemblables continuent de courir sur son compte. Certains vont même jusqu'à prétendre qu'il s'agirait d'une écolière de Framboisy, élève de Mlle Bigoudi !

Pour notre part, nous refusons d'ajouter foi à une hypothèse aussi fantaisiste.

1) Voir Les exploits de Fantômette, dans la même collection. ↵